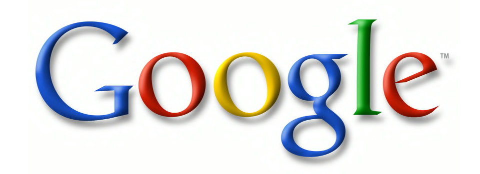






LÉGENDE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND

AU XIIe SIÈCLE

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, 42, RUE BONAPARTE.

LÉGENDE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND

AU XIIe SIÈCLE

d'après

LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR

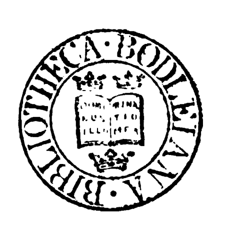
LE COMTE DE VILLEDEUIL

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS

1853


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

LÉGENDE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

Plutarque comparait Alexandre-le-Grand au soleil.

Comme les dieux, Alexandre a eu ses légendes.

Lui-même, au récit des biographes, ne prétendait-il pas être le fils de Jupiter ? Le peuple ne veut pas que les grandes choses soient seulement grandes, il veut aussi qu'elles soient merveilleuses. Ce n'était pas assez que le roi macédonien eût conquis partie de l'Asie, il fallait qu'il eût parcouru le monde en vainqueur. Le

peuple ne veut pas que ses dieux ne soient dieux qu'à moitié. Faut-il lui en vouloir de ses exigences ? il en fait le plus souvent les frais.

Les traditions des peuples orientaux, et plus tard celles des peuples occidentaux, se sont imprégnées de la légende d'Alexandre. En vain Polybe et Arrien ont essayé de dégager l'histoire d'Alexandre de Macédoine des fables dont l'avaient illustrée des historiens trop crédules ; jamais leur sévère critique n'eut la popularité des récits merveilleux de Ptolémée, d'Aristobule, de Clitarque, d'Onésicrite et de Callisthènes. Alors même que le patient Arrien écrivait l'*Anabase*, les hommes d'imagination s'exerçaient, avec un empressement que justifiait le succès, à orner d'épisodes fabuleux l'histoire du roi de Macédoine et de son invincible phalange (1).

La tradition persane appelle Alexandre Iskander, une corruption dont il est facile de se rendre compte. Voici une courte citation qui don-

(1) Gervin, *Gesch. d. poet. nat. literat. d. Deutschen*, t. I, p. 217.

nera une idée de la grandeur des souvenirs que le conquérant avait laissés : « Dans l'espace de quatorze ans, Iskander parcourut les routes, les déserts, les plaines et les montagnes du globe. Les pieds de ses coursiers, agiles et étincelants de feu, inscrivaient sur des montagnes élevées et inaccessibles des vers dont voici le sens : Le jour, il est dans la Grèce, et la nuit dans l'Inde, le soir à Damas, et le matin à Nouschad; son cheval se désaltère le même jour aux eaux du Gihoun et dans celles du Tigre qui arrose Bagdad. »

M. Reinaud affirme n'avoir trouvé, dans les livres sanscrits, buddhiques, brahmaniques et chinois, aucune trace de l'histoire d'Alexandre (1) : exclusions des étroitesses de l'esprit de nationalité! Il n'en est pas de même chez les Perses, les Arabes et les Arméniens (2). Le

(1) Reinaud, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVIII, 1re partie : *Mém. sur l'Inde*, p. 66.

(2) Berger de Xivrey, *Notes et Extraits des manuscrits de la Biblioth. nat.*, t. XIII.

grand poëte persan Firdouzi, dans le *Scha-Nameh*, tout en prenant Rustem pour son héros, n'a pas pensé qu'il lui fût permis d'oublier le grand Iskander; seulement, pour concilier la tradition populaire avec les sottises de l'amour-propre national, il lui attribue une étroite parenté avec Darab (Darius) (1). Selon Firdouzi, Iskander aurait été le frère de Darab; selon d'autres poëtes, également soigneux des susceptibilités de leurs concitoyens, Iskander, fils du roi de Roum, Faïlakous, aurait épousé Rouschnac, fille de Darab, légitimant ainsi la conquête par une sainte alliance. Si, plus tard, les Perses n'avaient point reconquis leur autonomie, ce n'était point par faiblesse, mais bien par respect pour la race de leurs rois. Selon Marco Polo, les rois du Badakschan prétendaient descendre de cette fille de Darab et d'Alexandre, qui, dans leur généalogie, s'appelait Zulcarnen. Le *Pentch-Gandj, ou les cinq Trésors*, publié à Calcutta en 1812,

(1) J.-J. Ampère, *Revue des Deux Mondes*, 1839, p. 402.

renferme, sous le titre de *Iskander-Nameh*, un hymne du poëte Nizami à la louange d'Alexandre. Un poëte turc, Ahmedi, l'a également célébré avec les ornementations d'une féconde imagination.

Un historien arabe, Massoudi, fait figurer Alexandre dans son histoire des siècles passés; et il y occupe la place que lui accordait la tradition, et que lui mérite peut-être la réalité du rôle immense qu'il fut appelé à jouer (1). La légende arménienne d'Alexandre-le-Grand n'est qu'une traduction du pseudo-Callisthènes, augmentée de toute une série de panégyriques en prose et en vers et de quelques passages de Mosès de Chorène (2). Comme le nom de Napoléon en Égypte, le nom d'Alexandre est encore si populaire parmi les peuples de l'Orient, qu'en 1826; Assa-Effendi, historiographe de la Porte-Ottomane, ne trouva rien de plus élo-

(1) Gobdelas, *Hist. d'Alexandre-le-Grand*, suivant les écrivains orientaux; Varsovie, 1812.

(2) Rob. Geier, *Alex. Histor. script. ætate suppares*; Leipzig, 1844, p. 230, notes.

gieux en l'honneur du sultan Mahmoud, qui avait détruit les janissaires, que de le comparer au terrible Iskander.

Les premiers historiens d'Alexandre furent des légendaires : Ptolémée, roi d'Égypte, fils de Ptolémée Lagus, raconte très-sérieusement que l'armée macédonienne fut guidée par deux serpents au temple de Jupiter-Ammon; certes, il ne tenait pas un tel fait de son père. Alexandre pouvait bien abuser de la crédulité de ses soldats, mais il ne pouvait en imposer à ses généraux, aux compagnons de son intimité, bien souvent ministres de ses fourberies. Plutarque ne rapporte-t-il pas qu'un jour qu'il avait un peu bu, Philotas s'écria : « Où serait Ammon, où seraient les dragons, si nous n'avions pas voulu? » Un autre historien d'Alexandre, Aristobule, était si menteur, qu'un jour qu'il venait de lire au héros le récit d'un de ses combats, Alexandre le menaça de le faire jeter dans l'Hydaspe; — la scène se passait sur les bords de l'Hydaspe. D'ailleurs, Aristobule fait précéder l'armée dans le désert, non pas de deux dragons, mais de deux corbeaux. Onési-

crite, également historiographe des exploits d'Alexandre, auxquels il avait pris part en qualité de marin, était un spirituel fanfaron qui ne se souciait pas de respecter la vérité; il ne la trouvait pas encore assez belle. Un jour, il lisait devant Lysimaque un passage de son livre consacré au récit de l'entrevue d'Alexandre et de la reine des Amazones : « Et moi, où étais-je donc alors? » s'écria l'ancien lieutenant du conquérant. Aussi la réputation d'Onésicrite était si bien faite, que Strabon put l'appeler le *grand amiral des menteries*, allusion aux deux professions du personnage. Magnifique comme fond de roman, le récit d'Onésicrite ne mérite aucune créance. Clitarque n'était qu'un romancier de beaucoup d'imagination. A lui appartient la fable de l'incendie de Persépolis; Clitarque cherchait à faire du style, et donnait ses amplifications pour des narrations exactes. Callisthènes, être assez douteux, qui encourut d'une manière terrible la colère d'Alexandre, est un historien plus que problématique; jamais Callisthènes n'écrivit l'histoire d'Alexandre; un criticisme peu savant

en a seulement fait l'éditeur responsable des fragments que personne ne réclamait. Polybe et Arrien ont également écrit l'histoire d'Alexandre, mais ce ne sont point des historiens originaux, et ils n'ont, après tout, gardé des traditions merveilleuses que ce qui se pouvait concilier avec les préjugés du temps où ils vivaient. Aujourd'hui encore, à peine des censures de l'index, nos historiens sont obligés d'admettre des faits qui feront rire nos petits-fils. Polybe et Arrien étaient forcés de tenir compte des erreurs générales, sans néanmoins les partager.

A côté de ces romans historiques, plaçons tout de suite les biographies versifiées, où l'emploi du merveilleux était nécessité par les rigueurs de la forme et permis par les règles de l'art. Le vers est par lui-même tellement ennuyeux que, sans les agrémentations de la fiction, il deviendrait intolérable. Cherilus d'Iasos, contemporain d'Alexandre, fut le premier poëte en titre qui essaya sa verve sur le héros macédonien. Il ne tarda pas à être imité par Agis d'Argos, mauvais poëte que trouva le

moyen de surpasser un versificateur du nom d'Arrien, qu'il ne faut pas confondre avec le critique du même nom. On attribue au philosophe Anaximène de Lampsaque un poëme analogue; mais cette imputation, au dire de Pausanias, n'est qu'une calomnie toute gratuite. Étienne de Byzance accuse l'empereur Adrien de la confection d'un poëme dont Alexandre eût été le héros. Après lui, Nestor de Laranda et Soterichus d'Oasis, l'un sous Alexandre Sévère, l'autre sous Dioclétien, se livrèrent à un travail également inutile. Au VIIIe siècle, un poëte byzantin s'occupa aussi de versifier la biographie d'Alexandre; mais il ne crut pas devoir signer son œuvre, et il cacha sa triste personnalité sous le pseudonyme d'Æsopus. Æsopus, puisqu'il faut l'appeler par son pseudonyme, fut traduit en latin par Julius Valerius, qui ne craignit pas en certains endroits de prêter à l'écrivain byzantin ses propres inspirations. Au XIe siècle, Siméo Seeth, protovestiaire de l'empereur Michel Ducas, s'occupa de quelques travaux d'érudition sur la vie d'Alexandre, et gratifia la littérature de la tra-

duction d'une biographie persane du héros macédonien.

La chaîne des admirateurs, comme on le voit, ne fut jamais interrompue. Il devait donc arriver que la littérature nouvelle qui prenait naissance à l'occident irait puiser dans le passé une idée qui, quoique traitée dans tous les sens, pouvait encore prêter par les infinis de son immensité. Certains linguistes, parmi lesquels il faut ranger le savant Fauriel, veulent que la légende d'Alexandre-le-Grand ait été apportée par les Arabes dans la France méridionale, et repassée des troubadours aux trouvères. Avec beaucoup de talent, M. Talbot a soutenu récemment que la légende d'Alexandre avait été apportée en Occident par les croisés, et que les romanciers du moyen âge ont travaillé sur des biographies d'Alexandre. Enfin une troisième opinion veut que Gaultier de Châtillon, chanoine de Tournay, qui vivait au XIIe siècle, et qui possédait un manuscrit de Quinte-Curce, soit l'introducteur du roman d'Alexandre. Gaultier de Châtillon est auteur d'un poëme latin, l'*Alexandréide*, égalé à la

Pharsale par Lucain, mis au-dessus de l'Iliade et de l'Odyssée par Jacobus Magnus. Je me suis soigneusement préservé d'une étude complète de l'*Alexandréide* de Gaultier de Châtillon, mais le peu de vers que j'en ai lus m'ont paru mériter le jugement favorable de ces deux savants.

Ce sont là des questions qu'il est inutile d'examiner : la filiation de la légende d'Alexandre se justifie parfaitement par le commerce de l'Orient et de l'Occident, par le grand mouvement des croisades.

La pièce principale de la légende d'Alexandre est le roman dit *Roman d'Alexandre*, œuvre de deux trouvères, Lambert-le-Court et Alexandre de Bernay. Dans quelles proportions intervint la collaboration ? « La vie d'Alexandre fut translatée du latin en françois par Lambert-le-Court, et parachevée par Alexandre de Paris, » dit Pasquier (1). — « Lambert et Alexandre firent ensemble le commencement du roman, estant compagnons et possible associés en leurs

(1) *Recherches*, p. 587.

jongleries, » dit Fauchet (1). — L'abbé de la Rue eut la complaisance de se demander si, après s'être entendus sur le sujet, les deux trouvères travaillèrent en commun, ou s'ils se divisèrent le travail par lots (2). L'abbé de la Rue eut la complaisance plus grande encore de chercher à résoudre cette question.

Legrand d'Aussy éprouva le besoin d'élucider cette obscurité (3). Il découvrit dans le manuscrit n° 7190 de la Bibliothèque nationale un passage qui attestait la collaboration de Lambert et d'Alexandre. Or, dans ce passage, Lambert était qualifié de clerc. Legrand d'Aussy, qui trouvait entre le roman d'Alexandre et les biographies latines une ressemblance assez marquée, en conclut que Lambert, qui, en sa qualité de clerc, devait savoir le latin, avait eu connaissance de ces biographies. « Probablement, ajoutait il, ce sera lui qui aura traduit en langue romane et mis en vers les aventures

(1) *Des anc. Poëtes français*, liv. II, p. 2.
(2) *Hist. des Bardes, Trouvères*, etc., t. II. p. 348.
(3) *Note des manuscrits de la Biblioth. nat.*, t. V.

historiques du fils d'Olympias, et Alexandre de Paris, moins clerc, mais plus habile romancier, ainsi que le prouve son *Atys et Porphilias*, aura imaginé, de son côté, quelques fictions fabuleuses, qu'il aura insérées, ou, selon son expression, mêlées dans le travail de son associé. » Après avoir soutenu, en 1829, que le roman d'Alexandre se composait de deux parties bien distinctes, une imitation de Quinte-Curce et une imitation du pseudo-Callisthènes (1), et que cette distinction marquait parfaitement le travail de la collaboration, M. Paulin Paris, revenant plus tard sur cette opinion, prétendit que l'œuvre de Lambert avait disparu au travail d'Alexandre (2). Il est fâcheux que le manque d'unité, si constant dans le roman d'Alexandre, ne laisse pas une minute subsister l'opinion de ce savant.

Lambert-le-Court était né à Châteaudun,

(1) *Manusc. français de la Bibliothèque nat.*, t. III, p. 87.

(2) *Nouvelle Revue encyclopédique*, nº de décembre 1846.

dans le pays chartrain. Nous manquons de détails sur sa vie. Tout ce que nous savons, c'est qu'il prenait la qualification de clerc; vivait-il dans un cloître? nous l'ignorons. Alexandre était né à Bernay en Normandie. Il fut appelé Alexandre de Paris, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville.

« Et de Paris refu ses sornoms apielés (1). »

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur ce personnage, nous savons seulement qu'il composa le roman d'*Atys et Porphilias*, ou le siége d'Ataines. Ginguenée a donné l'analyse de cette œuvre (2). Selon l'abbé de la Rue, ce roman ne serait que le développement en vingt mille vers d'un conte emprunté à un juif espagnol du XII[e] siècle, Pierre d'Alphonse (3). Les savants attribuent aussi à Alexandre de Paris le roman de la *Belle Élaine de Constantinople*, mère putative de saint Martin de Tours, et en même

(1) *Roman d'Alexandre.*
(2) T. XV, p. 263.
(3) T. II, p. 350.

temps le roman de *Brison*, composé en l'honneur de Loyse de Créqui-Canaples (1). Legrand d'Aussy et Lévesque de la Ravallière, se fondant sur ce que le roman d'Alexandre est une allusion constante à l'histoire de Philippe-Auguste, fixent à l'année 1214 la composition de ce poëme. Mais M. Paulin Paris n'a pas eu de peine à renverser cette opinion en prouvant qu'il était fait mention du roman d'Alexandre dans la chanson de Florimont, composée vers 1188 par Aymès de Varennes. Cet argument était victorieux; il détruit en même temps la prétendue allusion.

Lambert-le-Court et Alexandre de Paris ne furent pas les seuls à exploiter la légende d'Alexandre. Van Praët ne compte pas moins de onze poëtes qui s'imposèrent cette tâche, et l'abbé de la Rue porte ce nombre à douze. Les plus connus de ces auteurs, parfaitement oubliés aujourd'hui, sont Pierre de Saint-Cloud,

(1) Galland, *Discours sur quelques anciens poëtes.* — *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. II, p. 677.

Jean le Nivelais, Jean de Brisebarre, Simon de Boulogne, Guy de Cambray, Jean de Motelec, Jacques de Longuyon, Huon de Villeneuve et Albéric de Besançon. Le poëme d'Albéric de Besançon reçut d'un Allemand nommé Lamprecht, auteur de la *Chronique d'Alexandre-le-Grand,* les honneurs de l'imitation.

Avant de passer à l'analyse de cette œuvre immense, qui ne contient pas moins de 22,606 vers, nous allons donner la liste des manuscrits du roman d'Alexandre qui se trouvent à la Bibliothèque nationale : n°s 6985, 6987, 7142, 7190, 7190^{2} Baluze, 7190^{3}, 7190^{4}, 7190^{5}, 7353, 7498, 7498^{2}, 7504, 7517, 7518, 7518^{2}, 7611, 7633, 7633^{2}, 7973, 288 Saint-Victor. Le plus ancien de ces manuscrits, n° 6987, n'est pas antérieur au premier quart du XIVe siècle.

Le roman débute par l'expression du but que se sont proposé les auteurs : chanter le héros macédonien et enflammer les courages au récit de ses merveilleux exploits :

Qui vers de rice estore veult entendre et oir,
Pour prendre bon exemple de proecce aquellir,

De connoistre raison d'amer et de haïr,
De ses amis garder et cièrement tenir,
Ses anemis grever, c'uns n'en puist avancir,
Les laidures vengier, et les bienfais merir,
De canter, quand lius est, et a terme sofrir.
Oies doncques l'estore boinement, a loisir;
Ne l'orra gueres nus, cui ne doigne plaisir :
Cou est de l'millor rois que Dex laissast morir.
D'Alixandre vus voel l'estore rafrescir,
Cui Dex donna fierte et e l'cuer grant air,
Ki par mer et par tiere osa gent envair,
Et fist à son commant tout le pule obeir,
Et tans rois orgillous à l'esperon servir.

Dès le début de leur œuvre, les deux trouvères s'écartent de la tradition païenne; ils ne parlent point de la naissance divine de leur héros. La mère d'Alexandre reste pure et immaculée sous leur plume. Mais ils ne manquent pas de signaler les prodiges auxquels se livra la nature, les bonds auxquels s'abandonna follement la terre à la naissance de celui qui devait être le maître du monde :

A l'eure que li enfes dut de sa mere iscir
Demonstra Dex par signe qu'il se feroit cremir :

Quar l'air convint muer, le firmament croisir,
Et la tiere croler, la mer par lius rougir,
Et les bestes tranler, et les homes fremir;
Ce fut senefiance, ne vus en cuid mentir,
Per monstrer de l'enfant qu'en ert a avenir,
Et come grant signorie il aroit à tenir.

Ici s'arrête pour un instant la marche du poëme. Craignant de n'en avoir point assez dit, les trouvères recommencent l'exposition et le récit de la naissance d'Alexandre; la confusion est le cachet indélébile de tous les auteurs du moyen âge. Cette redite a enfin son terme; les trouvères font passer devant nous les portraits de Philippe et d'Olympias. Celui de Philippe est esquissé en quelques mots; il n'en est pas de même de celui d'Olympias : non content de taire ses défauts, ils lui prêtent toutes les vertus d'une femme accomplie :

Une dame prist bele et gente et escavie
Olympias ot nom, fille au roi d'Ermenie,
Qui rices est d'avoir, d'or et de manandie
De tieres et d'ounor, et de gent bien hardie.
Et la dame fut preus et de grant signorie;
Si ama biaus déduis de bos, de cacerie

Harpe, rote et viole et gige et cinfonie
Et aultres estrumens et doulce mélodie.

Nous sommes loin de l'Olympias de l'histoire, l'Olympias jalouse, adultère, vindicative et meurtrière. Puis, comme couleur locale, les auteurs supposent qu'Olympias est la reine des tournois du temps. Aux vainqueurs, elle fait de généreux présents :

Les biaux chevax d'Arabe et les mules de Syrie,
Les siglatons d'Espagne, les pales d'Aumarie.

Le manuscrit n° 7633 ajoute à cette liste de ses générosités :

Les rices vestemens, palefrois de Hongrie,
Et cendauls et tyreis et lavoir de Rossie,
Diapres d'Antioche, semis de Romenie,
Les chalits d'Alemaigne quele avoit a baillie.

Le poëme raconte ensuite comme quoi Olympias est faussement accusée de relations coupables avec un sorcier, Nectanebo, roi d'Égypte; mais il a soin de défendre la vertu de la dame, et de nous apprendre que Nectanebo occupait

dans la maison la place de sous-précepteur du jeune prince.

Il est très-amusant le spectacle de l'antiquité accommodée ainsi aux mœurs et aux idées du moyen âge.

Les trouvères aiment assez à allier la légende du Christ à celle d'Alexandre : ce ne sont pas les mages qui viennent porter leurs offrandes au futur maître du monde, mais ce sont tous les seigneurs et barons de la Grèce qui apportent à son berceau leurs hommages et leurs présents :

Oisiaux donnent et ciens et mainte rice amee
Mainte pelice grise et hermine engolee,
Et maint hanap d'argent, mainte cope doree,
Maint ceval bel et cras, mainte mule afeutee.

Le jour où naquit Alexandre, trente nobles dames donnaient chacune un héritier à leur époux ; ces trente jeunes seigneurs furent les compagnons d'enfance, plus tard les frères d'armes du conquérant :

Ki tout furent vasal et bon conquereour ;
De la tiere de Grese estoient li plusiour,

Et li austres estoient gentil Macédonour.

L'enfance d'Alexandre continue à être merveilleuse : à dix ans, les trouvères lui transportent une vision attribuée par les romanciers grecs à Philippe, mais que l'on peut indifféremment attribuer au père ou au fils. Or, il rêva :

Que il manjoit un oef, de coi autres n'ot cure,
O ses mains le roloit parmi la tiere dure
Si que li oef brisoit contre la paveure;
Uns serpens en iscoit d'orgilouse nature,
Ainc nus hom n'en vit i. de si laide figure;
Son lit environnoit i.i.i. foies a droiture
Et puis se repairoit droit à sa sepouture;
A l'entrer cai mors, ce fut bele avanture.

Les trouvères se plaisent ensuite à orner leur héros de toutes les qualités de Salomon. C'est le même amour pour les sciences; ce sont les mêmes progrès, les mêmes connaissances mathématiques. C'était Nectanebo qui était chargé de lui apprendre l'astronomie, cette science première des peuples ignorants. C'était un grand enchanteur que ce Nectanebo; ce fut lui qui fut le père d'Alexandre, sous le nom de

Jupiter-Ammon. J'ai déjà dit que le roman d'Alexandre n'admettait pas ce fait. Nos deux trouvères chérissaient trop l'honneur des dames pour compromettre celui d'Olympias. D'autres poëtes moins scrupuleux ne se firent pas faute d'illustrer le divin adultère. La légende de Nectanebo et d'Olympias se retrouve tout entière dans les *Romanenses fabulæ* et dans Qualichino d'Arezzo; aussi Vincent de Beauvais et Jean Doguet n'ont pas manqué de l'accueillir : c'est une petite légende que les légendaires ont tantôt admise, tantôt rejetée, selon qu'ils respectaient plus ou moins les femmes, selon qu'ils chantaient pour un amoureux ou pour un mari. Cependant Lambert-le-Court et Alexandre de Paris n'ont nullement cherché à détruire l'immense renommée de magicien que la tradition faisait à Nectanebo :

Onc si bon encanteres ne fu de mere nes :
Quant eust devant vus v^c^ homes armes;
Vus samlast que cescuns fust i. arbres rames,
Et mesist en sa bourse les tors de xx cités.

Selon eux, Nectanebo aurait été un physicien

remarquable, ce qui ne pouvait l'empêcher d'être également un magicien; il enseignait à son élève ce que c'était que l'air :

Et en quele manière est li solaus leves,
Et si come la lune remue ses clartes
El del cors des étoiles li monstra il ases.

Pour ma part, je regrette qu'ils n'aient pas adopté la tradition qui fait monter Nectanebo dans le lit d'Olympias. Cette tradition valait pourtant la peine d'être reproduite, nous allons essayer de la raconter. Il y avait autrefois, — du temps de Philippe de Macédoine, — un roi d'Égypte nommé Nectanebo, qui était un savant magicien; il était surtout très-fort sur l'envoûtement, et pratiquait avec un grand succès l'envoûtement aquatique. La recette était bien simple, et la réussite infaillible : Nectanebo fabriquait ou faisait fabriquer des petits bonshommes en cire; puis il prenait une cuvette, la remplissait d'eau, mettait des batelets sur l'eau, et les petits bonshommes dans les batelets; alors il revêtait ses ornements de pontife du diable, s'armait d'un bâton d'ébène, et in-

voquait les démons; vous voyez l'effet d'ici : à sa voix, les petits bonshommes s'animaient et se noyaient. Au même instant, et c'est là qu'est le prodige, la mer ne manquait pas d'engloutir les flottes qui se préparaient à venir attaquer Nectanebo. Au moyen de cette paix armée aussi simple que peu coûteuse, Nectanebo vivait en paix avec tous ses voisins. Un jour Nectanebo apprit que les Indiens, les Arabes, les Oxydraques, les Ibères, les Chinois, les Agriophages, les Aellopodes, les Alains et les Émonites allaient fondre sur lui. Nectanebo, qui avait aussi le talent de lire l'avenir dans le fond d'une cuvette, regarda dans sa cuvette. Il n'y vit pas la victoire, car aussitôt il fit ses royaux paquets, et partit pour la Macédoine, où il se mit à exercer la magie. Olympias entendit parler du devin. Un jour que Philippe était absent, elle alla le consulter. Nectanebo la trouva fort à son goût. Il lui annonça que Philippe avait l'intention de divorcer, mais que l'amour d'un dieu la consolerait des froideurs du roi. La reine fut très-flattée; cependant, comme parmi les dieux il en était qui ne jouissaient pas d'une grande

réputation, Olympias hasarda une question : Quel dieu ? — Nectanebo n'en avait pas tant dit pour reculer. — Ammon, dieu de Libye. Préparez-vous donc à ce glorieux hymen. Un songe vous confirmera ma prédiction. — Ammon n'était rien moins que Jupiter. On juge de la joie d'Olympias : — Mon cher, dit-elle à Nectanebo, si ce que vous m'avez prédit arrive, je vous considérerai vous-même comme un dieu. — Vu la circonstance, c'était lui promettre des choses bien charmantes. Ceci prouve qu'à défaut d'autres vertus, Olympias avait celle de la reconnaissance. La reine s'en alla se préparer à la visite du dieu, la tradition ne dit pas comment. Aussitôt Nectanebo de se mettre à l'œuvre et de pratiquer l'envoûtement amoureux. Pour cela faire, il réunit des plantes narcotiques et se mit à en extraire le suc. Puis, Nectanebo mit le suc en question dans un pot, et prit de la cire. Avec de la cire, il fit un corps de femme. A ce corps, il donna le nom d'Olympias, le plaça sur un lit, l'arrosa avec le suc exprimé des plantes narcotiques, le fit l'objet de ses conjurations, et lui tint des discours enflammés.

En même temps, il lui prédit qu'ils auraient un fils, et que ce fils serait le maître du monde.

Pendant ce temps, que faisait Olympias? Elle subissait tout ce que ne subissait pas le corps en cire, — et c'est là un effet de l'envoûtement. A son réveil, Olympias alla raconter à Nectanebo ce qui lui était arrivé, et lui promit de le traiter comme un dieu. Nectanebo aurait pu répondre : Je le sais bien! Le fourbe n'eut garde de se découvrir. Olympias, qui était aussi impatiente que curieuse, profita de l'occasion pour demander au devin quand le dieu viendrait la visiter. Nectanebo, qui était aussi impatient qu'elle, s'empressa de lui répondre : Demain. Il ajouta qu'elle reconnaîtrait le dieu à une queue de serpent, ornement dont il était inséparable, et lui recommanda, quand elle le verrait, de faire retirer ses femmes, d'éteindre les lumières, de se voiler la face, et de se prêter pieusement à toutes les fantaisies du dieu. Olympias promit et de bon cœur. Nectanebo eût pu s'épargner la peine de lui demander cette promesse, si bien qu'Olympias attendit le lendemain avec impatience. Le lendemain,

Nectanabo se revêtit d'une peau de bélier net-noyée et parfumée, s'attacha au front des cornes dorées, se passa un surplis de lin blanc, prit en main ce fameux bâton d'ébène, s'adapta à la chute des reins une queue de serpent, et, dans cette tenue céleste, s'achemina vers la chambre de la reine. Là il se passa des choses que la naissance d'Alexandre donne parfaitement à entendre. Et voilà comment se font les grands hommes!

Lambert-le-Court et Alexandre de Paris se sont du reste trouvés à ce point embarrassés de cette légende qu'ils n'ont pu trouver pour la réfuter qu'un misérable argument chronologique. Ils prétendent que Nectanebo n'arriva en Macédoine qu'après la naissance d'Alexandre. Du reste, ces deux trouvères ne sont pas les seuls qui aient défendu l'honneur d'Olympias. Aymès de Varenne dans le poëme de *Florimont*, aïeul d'Alexandre, disait de cette femme généralement soupçonnée, et de son union illicite avec Nectanebo :

La geut en disoient folie;
Que Olympias fu sa mie,

Qu'Alixandres ses fius estoit,
Mais cil ment qui le disoit.
Grand mencoigne dist qui le dist,
Quar Alixandres puis l'occist.

Ce dernier vers nous conduit tout naturellement au récit lamentable de la mort de Nectanebo, — récit dans lequel la légende se montre très-logique. Un soir, Alexandre et Nectanebo étaient allés examiner les étoiles, — une distraction très-bien portée dans les temps chaldaïques. Les deux astronomes se promenaient au bord d'un précipice; tout à coup, Alexandre pousse violemment son maître, et le fait rouler au fond du précipice. A la place de Nectanebo, j'eusse trouvé la plaisanterie de très-mauvais goût. Nectanebo avait le caractère fort bien fait. Il arriva au fond du précipice, complétement émietté, et de là il eut la bonté de demander au jeune homme pourquoi il avait agi ainsi. — C'est ta faute, répondit le prince. — Comment? — Pourquoi ne regardes-tu pas à tes pieds? — Fatalité! — Comment? — Je devais mourir de la main de mon

fils! — Moi, ton fils. — Toi, mon fils. Et Nectanebo eut encore le temps de raconter à Alexandre comme quoi il avait eu le bonheur de déshonorer la couche royale. Et en achevant ce discours indiscret, il expira. Alexandre avait bien envie de le laisser là, mais la force des liens du sang! Le voilà qui charge le cadavre sur ses épaules et qui pénètre ainsi dans la chambre de la reine. Celle-ci demande ce que c'est que cette mascarade. — Nouvel Énée, je porte Anchise, répond brièvement Alexandre qui ne manquait jamais l'occasion de placer une réminiscence classique, — je sais tout.—Olympias est assez contrariée de l'indiscrétion du magicien, mais elle ne lui en fait pas moins faire de pompeuses funérailles.

Lambert-le-Court et Alexandre de Paris blessent toutes les traditions possibles en attribuant la mort de Nactanebo au ressentiment d'Alexandre qui avait à punir des allusions aussi fausses que coupables à de prétendues relations avec la reine :

De lui fust Alixandres mescreus et blames

Por cou que de sa mere fu doucement prives;
Dit-on k'il est ses fius et de lui engendres :
I. jor le prist as mains sor i. mont ut il ert
Si le bouta aval que il fut luec tues.

Passons maintenant à l'histoire de Bucéphale, ce cheval qui ne joua point dans la vie d'Alexandre un rôle moindre que le fameux cheval blanc dans la vie de Gilbert Motier, marquis de La Fayette.

Un jour, en se promenant sur le rivage avec ses compagnons, Alexandre entendit de bruyants hennissements. Il s'adressa à Festion (Héphestion) et lui demanda quelle était la cause de ce bruit :

C'est une fière beste, ains tele ne vit on
Feleneske et hydeuse, ceval l'apele on.
Et l'jour ke fustes nes, ensi com nus cuidon,
La royne d'Egypte l'envoya Phelipon,
Asses de poi d'eage, petitet et faon.
Oncques nus home vit beste de sa façon :
Le costes a baucans et fauve le crepon,
La cueue paounacee faite par devison,
Si a teste de buef et s'a iex de lion,
Et s'a cors de ceval, s'a Bucifal a non.

Clos est en une tor, s'a mures environ.
Quand on prend ci entor traitor u laron,
A la beste le livrent, s'en fait destruction;
Il en ociroit bien XIIII d'un randon.
N'a c. homes en Grese, isi com nus cuidon,
Qui osasent gieter Bucifal de prison.

Il prend envie à Alexandre de dompter l'animal; on le lui amène, il s'élance sur sa croupe et le rend docile à sa main :

Ici nus monstre enseigne de roi emperial!

s'écrie la foule, qui lui fait un triomphe de cette victoire.

Ce qu'il y a de remarquable et de curieux dans la légende d'Alexandre, c'est que chaque siècle, chaque époque, chaque littérature y a laissé sa couleur locale. Selon le pseudo-Callisthènes, Alexandre, à quinze ans, remportait le prix aux jeux Olympiques. Pour les trouvères, point de jeux d'enfants, point de jeux Olympiques, un bel et bon tournoi avec horions bel et bien authentiques. Or donc, lorsque Alexandre fut en âge d'être armé chevalier, sa mère alla trouver Philippe et lui de-

manda de conférer à son fils les ordres de chevalerie. Philippe n'avait garde de refuser. Laissons de côté la description de la cérémonie. Alexandre avait été fait chevalier, et il était assis au banquet qui suivait la réception. A côté de lui buvaient ses compagnons et amis, Antiochus, Tolomé, Dan Clins, Ariste, Caunus, Perdicas, Liones, Antigone, Lincanor, Philote, Éménidus et autres. Voici qu'au milieu du festin on introduit un messager. Ce messager venait, de la part de Nicolas, seigneur de Césarée, roi des Turks et des Arméniens, exiger un tribut. C'était, pour le nouveau chevalier, une occasion de gagner ses éperons anticipés.

Il répond fièrement au messager.

Le messager rapporte la réponse à son maître.

On se prépare à la guerre.

C'est Alexandre qui commande l'armée de Philippe. Avant de partir, il va demander des conseils au sage Aristote, et celui-ci lui répond :

Elisiez XII pers qui soient compagnons

Qui menront vos escieles totes par devison;
S'ames chevaliers et faites lor gent don :
Vus saves, qui bien done, volontiers le sert-on,
Et par donner peut on amolier felon.

Cet avis parut rationnel à Alexandre, qui se choisit aussitôt douze compagnons d'élite : Tolomé, Dan Clins, Lincanor, Eménidon, Perdicas, Liones, Antigone, Arides, Ariste, Caunus et Antiochus.

Alexandre envoie un messager défier Nicolas. Nicolas accepte le défi. Tandis que le héros se met en marche, Nicolas réunit ses vassaux, qui arrivent montés sur leurs chevaux de Gascogne, tout comme des vassaux du roi de France. Les deux armées se rencontrent sur les bords du Copar. Les compagnons d'Alexandre veulent aussitôt fondre sur l'ennemi; mais le prince est aussi prudent que valeureux, c'est un vrai capitaine

De qui sens et proesce furent confanonier.

Hâtons-nous de dire que Nicolas n'était ni moins prudent ni moins valeureux. Les trou-

vères sont très-forts sur les détails stratégiques; ils n'ont point grand intérêt pour nous. Le combat s'engage. Les troupes de Nicolas sont bientôt rompues. Déjà, du côté du roi de Césarée, deux illustres chevaliers, le duc de Bétanie et le marquis de Navarre, ont mordu la poussière. Nicolas, qui voit la défaite de son armée, s'élance dans les rangs ennemis pour rendre quelque courage aux siens. Sous ses coups sont tombés le chevalier Baulant et un autre chevalier. Mais le brave Tolomé fond sur Nicolas et lui assène un violent coup de sa masse d'armes. Nicolas va périr, lorsque son lieutenant Sabilor accourt pour le dégager avec un escadron d'élite. Nicolas est sauvé. Au tour de Tolomé de courir les plus grands périls. Tandis qu'il lutte corps à corps avec le duc Abilar, il est entouré de toutes parts. Bien certainement il eût péri sans le secours inattendu de Dan Clins. Mais, grâce à Dan Clins, Tolomé fut également sauvé. Pendant ce temps, Arides faisait prisonnier un des barons de Nicolas, le terrible Salatron. Il le conduit à Alexandre :

Salatrons, dist li rois, vus estes mes prisons.
— Voire, sire, fait il, grand ert mee rançons :
Faites moi bien servir; ne sui mie garcons;
Quar jou tieng bien de tiere e castiaus a donjons
Dont mener puis en ost xx^{m}. compagnons,
Et tout vienent a moi quand jou les ai somons.
. . . .
Devenrai vos hom liges et ferai tos vos dons;
Ne ja n'iere en ma vie traitres ne felons;
Ains vu valrai servir, com i. chevaliers bons.

Alexandre, attendri par ce langage, remet le sensible Salatron entre les mains de son médecin.

Cependant la victoire n'est pas douteuse. Nicolas se retire à Césarée, derrière ses remparts de marbre brun. Alexandre investit la ville. Nicolas, qui est un homme d'esprit, trouve très-bête de laisser deux peuples s'entre-détruire pour la querelle de deux hommes; il trouve plus sage de terminer le différend dans un combat singulier. Un héraut d'armes va trouver le roi macédonien :

. . . . Rois, oies que te mande me sire :
Ne veut mais que li pules soit livres a martire;

Ostages viut avoir de l'mius de ton empire;
Que se il te puet vaincre et en batalle occire,
Que ti home s'envoisent, car sa terre en est pire;
Et se tu le puet vaincre et en bataille aflire
Sa tiere averas quite dusc' en la mer de Tire :
Trestout te serviront li miudres et li pire;
De ceus aras ostages teus com pores eslire.

Alexandre accepte avec joie un combat qui va si bien à sa bouillante jeunesse, et, sûr de la victoire, il donne d'avance la terre de Césarée au brave Tolomé. Le messager retourne vers son maître et lui rapporte la réponse d'Alexandre. Nicolas, qui n'est pas moins brave que son ennemi, ne se laisse nullement effrayer :

. . . . . . Il a sens de bricon,
Ains li arai perce le fie et le pomon :
Quar entre faire et dire a grant devison;
De nos ii. convenra l'un morir e l'sablon.
. . . .
Aportes tos armes, car trop i demoron;
Et couvres jusqu'en l'ongle le brun baucant gascon.

Les deux champions se rencontrent dans

une prairie verdoyante. Je ne vous redirai pas ce combat, parce qu'il ressemble à tous les combats possibles. Si bien fut ouvré de part et d'autre, qu'Alexandre tua son ennemi, et s'écria en lui tranchant la tête :

Nicolas, or vus ai paiet votre treu
Or ne l'demandez mais, bien le vus ai rendu.

Une fois ce moment de petitesse passé, Alexandre fit faire au cadavre de royales funérailles :

Par foi, dist Alixandre, dire puis sens mentir
Qu'il fut preus et hardis por dur estor soffrir
Mais on ne puet au lonc de grant orguel joir.

Les barons de Nicolas abandonnent Césarée à Alexandre, et celui-ci, pour remplir sa promesse, en donne l'investiture à Tolomé, avec les cérémonies et discours usités en pareil cas par la chevalerie du moyen âge :

Tolome, dist li rois, tres ier vus ai promise
La tière Nicolas; en vus est bien asise.
Tenes; jou la vus doins et octroi, par tel guise
Que to jors en ares et rente et comandise.

Quand revenrons de Perse, et arons fait justise
De Daire et de ses homs, ki la tiere ont mal mise,
En cele haute tor ki est de marbre bise,
Vus en sera e l'cief corone d'or asise.

Comme on le voit, il n'est tenu aucun compte des vérités de l'histoire : c'est précisément ce manque de couleur locale qui fait le charme de ces récits et qui leur donne un attrait pour nous.

D'après nos deux trouvères, Athènes eût été la capitale des États de Philippe. C'est dans les environs d'Athènes qu'ils placent la scène de Bucéphale. Voici maintenant qu'ils oublient ce qu'ils viennent de nous dire, et qu'ils nous représentent Alexandre comme apprenant, après la prise de Césarée, que non loin de là existait une ville nommée Athènes, qui jamais ne s'était voulu soumettre au joug d'aucun prince. Du reste, ce manque de coïncidence n'est peut-être que la faute d'un stupide et irresponsable copiste. Passons :

Nouviele vint au roi ki li fu apportee
C'une cite avoit en icele contree,

La première ki fu ens el pais fondee;
De sens et de clergie est si enluminee,
Qu'el mont n'a sapience qui la ne fu trovee:
Mult et noble li vile et rice et asasee,
Et li baron dedans l'ont isi bien gardee,
C'onc ne fu rois ne dus, tant caincist haut espee,
A cui la signorie en fust onques donee,
Et sire en peust estre en une seule jornee.

Alexandre envoie aux Athéniens l'ordre de lui ouvrir les portes de la ville. Les Athéniens refusent. Grande colère d'Alexandre :

. . . . S'il ne me rendent cele cite loee
Arse ert et abatue et a tiere rasee;
Et la tieste en aront tout li borjois copee;
Ensi lor renderai l'orguel et la posnee.

Nouvelle sommation. Les barons athéniens s'assemblent et se demandent comment ils vont échapper à la colère du héros. L'un d'eux ouvre l'avis de s'adresser à Aristote, le précepteur du jeune prince, qui, dit-on, avait conservé une grande influence sur les volontés de son élève. Une députation va solliciter l'intervention d'Aristote. Aristote accepte cette glorieuse commis-

sion, et il écrit à Alexandre pour le supplier d'épargner Athènes; mais, comme il connait son ambition et son activité, il fait luire en même temps à ses yeux la conquête de l'Orient comme plus digne de ses nobles efforts. Alexandre pense avec raison que la conquête d'Athènes n'empêchera pas la conquête de l'Orient, et que cette ville sera un fleuron de plus à sa couronne. Il ne tient donc aucun compte de la prière de son maître et jure solennellement qu'il fera précisément le contraire de ce que le philosophe lui demande. A cette nouvelle, Aristote prend aussitôt une résolution : le voilà qui se rend au camp des Macédoniens. Alexandre le reçoit avec bienveillance, et, pour lui prouver qu'il ne lui en veut pas, il le prie de lui demander ce qu'il voudra. Le philosophe avait son plan :

Or commande à tes homs que tos soient arme;
De totes parts asalent cele bene cite;
Met a fu et à flame, quant k'il i a trove,
Que nus puissent garir ne mur grant ne fosse;
Et n'i laisent valant 1. denier monnee :
Ce sera grand proece quant l'aras asome.

Alexandre se trouve pris : il épargne Athènes, mais il jure en revanche de ne se reposer qu'après la conquête du monde.

Ainsi Démosthène a disparu de la scène. Nous n'avons pas besoin de montrer que ce tableau, depuis l'ensemble jusqu'aux moindres détails, est peint avec les couleurs du moyen âge : ce sont des usages, des fidélités pointilleuses, des serments que l'antiquité ne connaissait même point de nom. Ses héros à elle étaient de vrais hommes avec tous les vices de l'humanité; ils n'en valaient pas moins, car ils savaient réussir. Le moyen âge avait dans sa littérature une monomanie de loyauté qui n'était nullement dans ses mœurs : toute cette chevalerie n'était qu'un brillant vernis.

On sait l'histoire du divorce d'Olympias et de Philippe, le mariage du roi de Macédoine avec Cléopâtre, l'outrage d'Alexandre à son père, sa fuite avec sa mère. Callisthènes respecta l'histoire, en se contentant de travailler les détails. Les trouvères ont inventé : ils ont approprié les brutalités de l'histoire aux mœurs et aux idées du siècle. Dans l'histoire, Alexandre est un fils

peu respectueux, un héritier très-pressé. Dans la légende, c'est un don Quichotte.

Or donc, Alexandre revenait de son expédition de Césarée, et il méditait la conquête du monde. Tout à coup se présente à lui un messager, porteur de tristes nouvelles : Philippe, excité par Jonas, sénéchal de Grèce, vient de répudier la vertueuse Olympias pour épouser Cléopâtre, fille de Guias, roi de Pincrénie. Le sénéchal est tout-puissant à la cour, et il va partout disant qu'Alexandre est un bâtard. Alexandre, qui est très-rigoureux sur l'honneur des dames en général et sur celui de sa mère en particulier, s'élance sur son généreux coursier, et arrive à la cour, où il se fait précéder d'un messager chargé d'exposer les motifs de sa venue. Le messager s'acquitte de sa commission; mais Jonas, qui n'a aucun respect pour son sacré caractère, lui fait trancher la tête. Au moment où l'ordre venait d'être mis à exécution, Alexandre entre avec fracas, il se précipite sur Jonas : « Je te défie, » lui dit-il, et sans gare ni pare, sans lui donner le temps de se mettre en garde, il lui tranche la tête, ce

qui n'est point d'un galant chevalier. Les choses n'en restèrent pas là. Les chevaliers qui étaient venus au nom de Cléopâtre tirent l'épée; une sanglante bataille s'engage dans la salle du festin, bataille dans laquelle la victoire reste aux compagnons d'Alexandre. Philippe commence à trouver son rôle assez bête : armé d'un coutelas, il va frapper son fils, mais l'émotion qu'il doit nécessairement ressentir le fait glisser; il tombe. Alexandre le relève pieusement, le porte sur son lit, et lui parle en ces termes :

Ciertes, ouvre aves vers moi vilainement :
Se ne fucies mes pere, ja alast autrement.
De vus euise pris mult cruel venjement.
Mult parfait grant folie hom de votre jouent
Qui laisse sa moullier per dit de male gent.
Teus done mal conseil, qui n'i gagne nient;
Quant il le mains s'en garde, en rent on venjement.
Or vous prie par amours, et por vo sauvement,
Reprendes votre fame et ouvres sajement,
Et metes bon exemple en votre finement :
Si vus en loeront toute la bone gent.
De vus doivent venir li bon enseignement.

Et Philippe, qui entendait la raison, se rendit à ce langage persuasif : Olympias rentra en grâce.

Nous touchons maintenant à la partie principale de l'épopée alexandrine, — à la conquête du monde. Vous n'avez pas oublié Nicolas, seigneur de Césarée, si méchamment mis à mort par Alexandre. Il paraît que Nicolas était allié à Daire, roi des Persans; Daire fut très-affligé de la mort de Nicolas. Il envoya à Philippe un message insolent, par lequel il demandait la restitution de la terre de Césarée, avant un an et quinze jours, — souvenir flagrant des formules juridiques du moyen âge. Le message était accompagné de présents outrageants : un frein, une pelote, une baguette d'olivier, un écrin d'argent plein d'or. C'était tomber dans un mauvais moment, alors même qu'Alexandre en était à se demander par quel bout il attaquerait le monde. Au reçu de la missive, Alexandre convoque ses douze pairs; le vieux Philippe s'adjoint à la réunion. La séance a lieu dans une tente qu'Alexandre a fait dresser tout exprès. L'imagination des trouvères a pris cette

tente pour prétexte d'une luxuriante description. Elle était d'une élévation en rapport avec son envergure, et son envergure était immense, ce qui ne semble pas bien nécessaire pour contenir douze personnes. Les piliers étaient d'ivoire découpé. La voûte était d'or incrusté d'escarboucles et de topazes. Les escarboucles étaient là pour remplacer les lumières dans le cas où la discussion eût continué pendant la nuit. La tente elle-même se composait de quatre pans d'étoffe unis sans couture par les doigts de la reine de Saba, une réminiscence apportée du Vieux Testament par la mémoire du clerc; il y avait, dans ce lé merveilleux, un pan noir, un pan blanc, un pan rouge et un pan vert comme un chou : ce terme de comparaison est caractéristique; sa simplicité toute shakspearienne est bien du siècle. Ce tissu était fait avec de la peau de salamandre; il était ainsi à l'épreuve du feu; c'était une excellente idée de la part de celui qui l'avait exécuté. Malgré son étendue, cette tente pouvait se plier et se déplier à volonté. On la mettait dans un coffre fait de la peau d'un griffon. Elle avait une porte; cette

porte était une portière, cette portière était une peau de serpent. Là n'était point le merveilleux, mais si quelqu'un s'approchait de la tente avec des intentions criminelles, ou si une femme de mauvaises mœurs tentait d'y pénétrer, la portière devenait adhérente et jetait une épaisse fumée. On voit que c'était là un fait très-merveilleux et qui valait la peine d'être rapporté. Qui ne reconnaît le moyen âge dans cet anathème à la fille de joie? L'antiquité, elle, n'avait point le mépris de la prostituée; on sait le rôle semi-politique et éminemment social que la prostituée jouait dans la Grèce, à Athènes comme à Corinthe. Au faîte de la tente, en guise de girouette, on apercevait un aigle; mais quel aigle! ses pieds sont d'aimant, ses ongles, ses cuisses, son bec, ses ailes, sont d'or fin enrichi de pierreries; sa queue est faite de l'os d'un oiseau nommé épervier; entre ses serres, il tient le tonnerre, le tonnerre en acier; à son bec est un chalumeau d'où sortent, quand le vent souffle, des sons plus mélodieux que ceux de la flûte : une harpe éolienne à tuyaux. Et comme le premier venu ne pourrait avoir

édifié un aussi remarquable oiseau, le trouvère déclare que c'est l'œuvre de la reine Jézabel. Je ne vois pas ce que la reine Jézabel avait à faire là dedans.

Ce n'est pas tout, des peintures décorent les étoffes : ce sont d'abord les quatre saisons. — — Que dis-je, les quatre saisons? les douze mois de l'année avec signes caractéristiques ; puis une cosmographie complète et détaillée avec légendes. Des scènes mythologiques : les aventures d'Hercule. Des scènes héroïques : l'enlèvement d'Hélène, le siége et la prise de Troie. Alexandre prend ce tableau pour épigraphe à son discours, et jure à ses douze pairs de traiter l'empire de Daire comme fut jadis traité l'empire de Priam :

Del royaulme de Perse ferai itel ruine
Et mettrai le roi Daire en itel desepline.

Ces intentions n'avaient rien de rassurant.

C'est alors que le messager est introduit, et voici la réponse qu'il le charge de rapporter à son maître :

De part moi dites Daire, ki est rois des Persans

Que mes pere de lui n'est nule riens tenans,
Ne il n'est ses amis, ne jou ses bienvoellans,
Ja ancois ne vera xiiii. mois passans
Que mettrai en sa tiere c.m combatans,
Si que voel que soit moie et tres tous Orians.

Le messager se retire; et tandis que Daire réunit son armée pour résister à cette agression menaçante, Alexandre part avec cent mille guerriers, tous animés de l'enthousiasme qui enflamme leur chef. Le premier exploit d'Alexandre, selon nos deux trouvères, est l'histoire transposée de la roche Aornos, un rocher inaccessible, gardé par des guerriers valeureux, auquel on ne pouvait monter que par un étroit sentier, et dont le divin Hercule lui-même n'avait pu s'emparer. Voici ce qu'en disait au héros un paysan de l'endroit :

Sire, ceste cites que tant as agardee,
C'est une freme tes ki mult est redotee,
Dont li sire destraint tote ceste contree;
Sou siel n'a rikecce qui la ne soit trovee.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'ardeur du jeune prince. Il envoie un héraut au seigneur

de la citadelle inexpugnable, avec ce message souverain :

Alexandre te mande, ki est rois corones,
Que li rendes la Roce et ses hom de venes ;
Et se vus cou ne faites, sacies de verites
Fa ne s'entornera, si seres afames ;
Ne vus porra garir ne Roce ne fretes.

Le maître de la citadelle répond comme un homme qui est habitué à braver la valeur de tous les coureurs d'aventure.

Alexandre rassemble ses chevaliers, et les harangue en ces termes :

Vus jouene baceler de pris et de desroi
Qui ames bele dame et le rice donoi,
Et desires sovent et gueres et tornoi ;
Qui primes montera sur la Roce, ce croi,
Et de ma rice enseigne mostera le desploi,
X marcs li donrai-je, je li plevis ma foi.
L'autres en aura IX, et li tiers VIII, ce croi,
Li quars VII, li quins VI, li sismes V, de moi ;
Li sesmes en ait IV, li wismes III, de moi ;
Li neumes en ait II, le disme I, je l'otroi,
Et cescuns avera ceval w palefroi,
De caus qui monteront le mur et le berfroi.

Je n'ai pas besoin de montrer combien cette harangue sent son chef de bandes du moyen âge : le combat pour les dames, le combat pour l'argent. Les trouvères connaissaient bien le cœur de l'homme; ils savaient qu'il n'est réellement que deux mobiles aux actions humaines : l'interêt et la vanité; la vanité, qui est une forme de l'intérêt. Ce langage trouve de l'écho dans le cœur des compagnons d'Alexandre : la roche est emportée d'assaut.

Encore une transposition : le bain d'Alexandre dans les eaux du Cydnus, et la maladie qui en fut la suite. Un jour que la marche avait été longue sous les rayons brûlants d'un soleil caniculaire, Alexandre arriva sur le bord d'un fleuve à l'onde transparente et limpide; sans réfléchir à l'imprudence que lui défendait la médecine, Alexandre se jeta dans le fleuve. Le froid le saisit, et il allait périr sans l'aide de Tolome, de Clincon et de Perdicas. Sauvé des flots qui allaient l'engloutir, Alexandre n'en vaut guère mieux; on le porte dans sa tente et on le couche sur un drap d'Aquitaine, détail extra-local, comme chacun peut s'en

convaincre. L'armée tout entière est en deuil : un seul homme dans le camp ne partage pas la douleur publique ; cet homme est un traître ; il va avertir Daire de l'état de son rival. Daire est très-heureux de voir la nature se charger ainsi du soin de ses affaires ; néanmoins il pense avec raison qu'il serait peut-être convenable d'aider la nature. Par l'entremise du même traître, car il n'y a pas de choix parmi les soldats macédoniens, Daire fait offrir au médecin d'Alexandre de riches présents s'il veut consentir à empoisonner ses drogues. L'offre fait son effet : le médecin empoisonne ses drogues ; mais, au moment de consommer son forfait, voici que les scrupules lui reviennent, car c'était une nature sincèrement honnête, et il se dit à lui-même :

Or ocirai celui ki des autres est sire
Et a dit que li mondes se doit vers lui aflire ;
Si je fac de tel hom, por avoir, homecire
Et destruis si grant gent et despris cet empire
On me deveroit bien detrancier et ocire :
Li rois por lui garir m'a fait d'autres eslire,
Se par moi est ocis, Dex me puise mal dire !

Et au lieu d'empoisonner Alexandre, ce médecin, faible, mais honnête, le guérit solennellement.

Aussitôt guéri, Alexandre reprit sa marche; il se dirigea sur Tarse. Pour arriver à cette ville, il fallait traverser les Pyles de Cilicie. Les historiens de l'antiquité se sont plu à hérisser de mille dangers ce scabreux défilé. Ce n'était point assez pour des trouvères de l'antre de Typhon et de la forêt Coricienne. Selon eux, la vue de ces rochers terribles avait le formidable effet d'enlever le courage aux plus braves; mais, en revanche, il enlevait la lâcheté aux plus poltrons. L'effet malheureux disparaissait avec la cause, l'effet heureux subsistait après la cause: n'était-ce pas autant de gagné?

Tous les peuples du pays viennent offrir leurs hommages au héros, qui entre en vainqueur dans la ville de Tarse. Pour constater sa conquête, Alexandre fait abattre les tours et les remparts et donne un magnifique festin à ses douze pairs; car comment mieux célébrer une victoire que par un banquet? Il y aurait tout un volume à faire sur le rôle qu'ont joué les

banquets dans l'histoire. Tandis que le prince était à table, un musicien entra dans la salle et se mit à jouer de son instrument. Alexandre fut si charmé de son talent qu'il lui fit immédiatement cadeau de la ville de Tarse et de son territoire, et lui en donna l'investiture dans les termes et usages du moyen âge. Cet acte de générosité ne prouverait rien en faveur du discernement d'Alexandre.

Peu soigneux de l'exactitude géographique, nos deux trouvères prétendent que ce fut par la Syrie que le prince pénétra dans les États de Daire. A son entrée dans ce pays, il fit bâtir la ville d'Antioche, qu'il donna en fief à Antiochus. Voici qu'Alexandre arrive sous les murs de Tyr : c'était une ville réputée imprenable. Bâtie sur une île hérissée de remparts, elle défiait toutes les conquêtes comme toutes les trahisons. Le lieutenant de Daire était Balès, guerrier éprouvé dans cent combats ; homme aussi prudent que courageux. Cependant, malgré sa valeur, Balès croit prudent d'éviter une lutte dont le grand renom d'Alexandre lui faisait craindre l'issue. Il fait offrir à Alexandre

une couronne d'or, à la condition qu'il laissera les Tyriens en paix. Alexandre refuse, et il ne pouvait guère faire autrement. D'un côté on se prépare à l'attaque, et de l'autre à la défense. La flotte macédonienne entoure les remparts de la ville; mais voilà qu'une violente tempête vient rendre l'abord impossible.

. . . . A ore de nonne commença à venter,
Et une grans tormente mervillouse à lever,
Qui fait les nues batre et les ondes tranler,
Et les barges ensanble et ferir et hurter.

Les Tyriens, qui ne veulent pas la perte de leurs ennemis, les engagent bénévolement à se retirer devant cette imposante manifestation de la bienveillance de Neptune à leur égard, mais Alexandre leur répond :

Hui veres tant vert elme et tant escu luisant,
Et tant escu blanchi, tant espee trancant
Et tant bon chevalier hardi et combatant,
Environ la cite et deriere et devant,
Que li mur de la vile en seront reluisant,
Se ne me le rendes ains le soleil cocant,
Je vus ferai ardoir en i. feu flamboiant;

et il ne se retire pas.

Cette lugubre perspective, offerte avec tant d'assurance, porte le trouble dans le cœur des Tyriens, qui supplient Balès de capituler. Mais le duc est incapable d'une pareille lâcheté.

Alexandre fait construire la fameuse digue, qui paraît un fait historique. Les Tyriens ne se peuvent plus cacher le péril qu'ils courent; ils envoient demander du secours au duc Bétis de Gadres. Une dernière sommation étant restée sans effet, par suite de l'opiniâtreté de Balès, Alexandre ordonne l'attaque.

Illucques veiscies tant bon ceval corant
Et tant nasal a or, et tant elme luisant.
Et cil de la cite se vont esbaudissant;
Tos courerent as armes, chevalier et serjant,
Et vestent en lor dos les haubers jaserant,
Et lacent les vers elmes, qui sunt clers et seant,
Et cagnent les espees dont les fiers sunt trançant.

Balès fait une sortie à la tête de trente mille hommes. La bataille s'engage. Des deux côtés, les combattants déploient une sanglante valeur. Balès et Alexandre se rencontrent; et le duc va tomber sous les coups du roi, lorsque

trente des siens accourent le sauver. Il ne fallait pas moins de trente hommes pour faire reculer le héros. La victoire n'en reste pas moins aux Macédoniens. Les assiégés rentrent dans leurs murs, vaincus et consternés. Balès envoie un nouveau message au duc Bétis de Gadres pour hâter l'arrivée des secours qu'il avait promis. Pendant ce temps, Alexandre continue le blocus de la ville. Un jour, il envoie Éménidus, Perdicas, Lincanor, Lione, Caulnus, Filotes et Sanses, fourrager dans les environs de Gadres (Gaza) :

Ales, dist Alixandres, en fuerre, je l'commant,
Es val de Josafat, es plains de val Nublent,
La trouveres la proie, par le mien encient,
Dont l'os porra bien estre penee lonjement :
Sanses vus conduira, li preus o le cors jent,
Qui sait bien le païs et cescun casement.

Conduits par Sanses, les chevaliers grecs, faisant fonctions de pillards, arrivent dans de gras pâturages où paissaient de nombreux troupeaux. Des gardiens, en nombre assez considérable pour former une armée, veillaient tout

autour de ces richesses. Ils étaient commandés par un guerrier valeureux nommé Otésien. Otésien n'est pas disposé à laisser enlever les troupeaux confiés à ses soins, mais les compagnons d'Alexandre sont toujours invincibles. Après une mêlée terrible qui coûte la vie à Otésien, à son neveu Lusianor et à beaucoup d'autres chevaliers, les Grecs restent maîtres du champ de bataille et du butin. Ils retournaient au camp, lorsqu'ils sont rencontrés par Bétis, qui marchait au secours de Balès, à la tête d'une armée formidable. Les Grecs voient le péril, mais parmi les compagnons d'Alexandre, nul n'est capable d'une lâcheté. Éménidus émet le sage avis d'envoyer demander des secours au camp. L'avis paraît excellent, mais qui se chargera de ce message ? On ne connaît guère la discipline dans l'armée macédonienne, et nul ne veut perdre une si belle occasion de mourir ou de contribuer à une victoire impossible.

Éménidus s'adresse successivement à Lincanor, à Filote, à Liones, à Perdicas, aucun ne veut céder sa part du combat. Caulnus répond :

Quant aurai l'escus freint et le hauberc fause
Et le hiaume en c. lius tramie et enbare,
Et jou aurai le cors en plusiors lius navre,
Et le branc acerin souille et maillente,
Se dont vois e l'message, que or m'aves rove.

Antigone ne se rend pas davantage :

Mius voel estre avoec vus en iceste bataille
Qu'emperere de Romnes, ne rois de Cornuaille,
Jou remanrai el'camp, et vus querres ki aille.

Sanses ne veut pas non plus accepter les apparences de lâcheté de l'importante commission. Le propre neveu d'Éménidus se montre rebelle aux ordres de son oncle. Éménidus désespéré se livre à la douleur :

Des biaus ious de son cief commença à plorer.

Un pauvre chevalier nommé Corineus et Festion lui-même sont vainement sollicités par Éménidus. J'avoue qu'on a peine à comprendre cette répugnance pour une mission qui, elle aussi, avait bien ses périls et son utilité. Pourquoi Éménidus ne partait-il pas lui-même? Par le même scrupule sans doute.

Il est donc forcé de renoncer au secours qu'il eût pu attendre d'Alexandre. Et le voilà qui prend ses dispositions pour la lutte suprême. Les troupes de Bétis étaient nombreuses et aguerries. Au premier choc, les Grecs reculent, et Éménidus, quoique blessé, a la force de s'écrier :

. . . . . . Deservons les sodees
Que nos a Alixandres, par maintes fois, donees!
Mal avoit employé ses vins et ses peurees,
Ses cars, ses venisons, et fresques et salees,
Ses rices dras de soie et ses porpres listees,
Et ses biaus garnimens et ses copes dorees,
Et ses beles rikeces que nos a presantees,
Se ci ne sunt por lui nos proecces mostrees.
Por nient avons lui tant nos forces doutees;
Quar nos millors batalles avons li conraees;
Toutes sunt desrompues, vencues et maties :
Gardes hui vos onors, frances gens onorees :
Hui mais vers mes cos et mes pointes doublees.

Ce long discours dans la bouche d'un homme qui a une profonde blessure dans le dos fait une vive impression sur tous ceux qui l'entendent. Les Grecs reviennent à la charge,

Éménidus à leur tête. Du premier coup, Éménidus, qui se bat comme s'il n'avait pas un fer de lance dans le dos, fait mordre la poussière au duc de Nubie. Un duel terrible s'engage entre lui et Bétis. Je ne sais trop pourquoi Éménidus se retire tout à coup vers les siens. Bétis profite de cette circonstance pour changer de cheval, et fond sur les Macédoniens; mais il est vigoureusement reçu par Lincanor. Pendant ce temps, le neveu d'Éménidus, Pyrrus de Monflor, se livrait à des exploits formidables. Les trouvères nous ont laissé le portrait de ce jeune et brillant chevalier; c'est un morceau qui vaut la peine d'être cité :

De sa tres grant proecce verite en diron,
Quar tout aves oï de son cors le façon.
Li pie furent votic et pendant li talon;
S'ot large enfourceure, et le corps par raison,
Larges pis et espaules, s'ot larges formison,
Les bras gros et quarres, les pwins gros a foison;
Le col long et poli et ferme le menton,
Bele bouce riant, et les dents environ
Ot plus blanc que yvores, ne que os de poiscon.
Nos seant et bien faict, sans nule mesprison,

Les ious ot vairs e l'cief, a guise de faucon;
Et si les ot rians plus que la fille Othon,
Qui par biaute fu dame de l'lignage esclavon.
Adonques li poignoit li barbe et li grenon;
Mult li avenoit bien, car mult en sanbloit hon,
Et teus est en la fin de sa discrecion.
Que vers lui estoit lais li cors li fort Sanson
Et dex! com bel li sient si dore esporon,
Et si elmes a pierres ki reluit environ.
Les escus fu tos d'or, n'i ot pas vermillon;
Lance roide sor feurtre et vermel confanon.
Et fu de cuir loie, entour et environ,
Par iiii. fois soudees a glu et a savon.

Pyrrus de Montflor, tout brave qu'il est, va trouver la mort dans ce sanglant combat. C'est Gadifier, neveu de Bétis, qui lui plante un fer de lance en pleine poitrine. C'était un rude chevalier que ce Gadifier :

Nul si bien ne seust en estor rehaitier,
Et les siens delivrer, les aultres damagier,
Et les torner de place, et si pres encaucier,
Qu'ils n'avoient loisir de nuilui enpirier;
Mult savoit bel fuir quant il en ot mestier.
. . . .

Biaus fu et avenans et mult fist a prisier,
Simples estoit et dous et bons a acointier,
Douneor i ot large, et mult bon vivendier,
Et vers son anemi ot le courage fier,
U que il voit les bons s'es vot mult essaucier.
Totes les bones gens lever et avancier,
Les orgillous abattre et les felons plaisier
Ne il ne vot a tort franc home forjugier.

En voyant tomber son neveu, Éménidus, transporté de fureur, s'élance sur Gadifier; mais il a été prévenu, déjà Lincanor est aux prises avec lui.

Fu molt fors li estors et durs li capleis,
De lances et d'espees mervillous fereis,
De targes et d'escus tant espees hurteis,
De buisines, de cors mervillous corneis,
De cors de chevalier pesans abateis;
Ains mes par tant de gent ne fu teus fouleis,
Ne isi grant mescies, ne iteus capleis.

Comme on le voit, la lutte est acharnée : elle n'est cependant mortelle ni à l'un ni à l'autre des combattants. Lincanor et Gadifier, désespérant de se vaincre, se séparent, mais non point

pour prendre du repos. Les héros sont infatigables. Lincanor va combattee ailleurs et Gadifier tourne sa lance contre Éménidus. Ici le combat est plus sérieux. Éménidus voulait se venger. Gadifier avait à se défendre ; l'un ou l'autre eût péri, si le cheval de Gadifier, furieux d'une blessure qu'il avait reçue, ne s'était emporté. Gadifier ne peut le maîtriser ; il a l'air de fuir, Éménidus s'élance à sa poursuite ; c'en est fait, il va l'atteindre, lorsqu'une troupe des vassaux de son ennemi vient mal à propos lui couper le chemin. Gadifier est sauvé, et Éménidus regagne le champ de bataille. Malgré leur courage, les Grecs vont succomber : Ariste se décide à faire ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps : à aller prévenir Alexandre de ce qui se passe.

Ariste avait un bon cheval ; après les fatigues de la journée, le noble animal n'hésite pas à prendre le galop. Alexandre venait de donner à Tyr un assaut inutile, lorsque Ariste se présenta à ses regards, dans l'état d'un homme qui vient de faire une longue course, après un long, rude et sanglant combat. Alexandre se

plaint avec raison qu'on ait tardé si longtemps à le prévenir. Mais dans le moment les récriminations ne serviraient de rien; la promptitude était pour le secours la condition première d'une réelle efficacité. Alexandre le comprend et il ordonne que l'on se mette en marche. Tout conquérant qu'il était, Alexandre n'avait pas, comme les militaires de nos jours, dépouillé les sentiments de la commune humanité. Il remarque la pâleur d'Ariste et l'engage à se reposer, mais Ariste, qui n'avait déserté le champ de bataille que pour mieux y revenir, répond en digne chevalier :

. . . . . . Voles moi avillier,
Ja puis ne me devroit proudon laier mangier
A table, ne seoir en renc a cevalier :
Que jou me reposasse et caus laiasse arier!
Ciertes, ains me lairoie tos les membres trencier.

Alexandre n'insiste plus; bientôt on arrive sur le champ de bataille : il était temps. Les Grecs allaient succomber; le combat recommence avec un nouvel acharnement.

La veiscies ces lances en ces escus ficier,

Et ces obers fauser et ces cercles trencier,
Et ces espees fendre et tordre et enoscier,
Et tan cop traversain, maint aultre droiturier,
Dont par tiere gisoient maint cors de cevalier.

Cependant la fortune d'Alexandre finit par remporter sa victoire habituelle. Bétis est obligé de se replier sur Gadres; là ne devait pas s'arrêter le châtiment : Alexandre avait des morts à venger. Dès le lendemain matin, il faisait deux parts de son armée. L'une devait rester sous les murs de Tyr, l'autre le suivre à Gadres. Mais, tandis qu'il marchait sur cette ville, méditant une exemplaire punition, un messager tout poudreux vint lui apprendre une triste nouvelle : les Tyriens, profitant de son absence, avaient fait une sortie, détruit tous ses ouvrages et fait un grand nombre de prisonniers, que Bétis avait soumis aux plus barbares supplices. Et aussitôt Alexandre de reprendre la route de Tyr. Un triste spectacle frappe ses regards : c'est aux créneaux de la ville une triple ceinture de têtes, les têtes de ceux de ses chevaliers qui étaient tombés entre les mains de l'ennemi.

Lors a li gentius hom groses larmes plorees :
E Dex ! com francement il les a regretees!
Por moi aves recut dolerouses soudees ;
Ces testes que si vois, de sor ces peus levees,
Vosise mius avoir a fin or rachatees;
Mais se deu plest, encor seront cier comparees,
Si qu'à xx. en seront les c. gwerredonnees,
Por le vengier seront mes grant forces mostrees,
Jamais n'en partirons, s'èrent ces tors gastees.

Dans un cas pareil, mieux vaut agir que parler ; et, au fait, à quoi bon agir? Qu'est-ce que la vengeance? Qu'est-ce, surtout pour les gens qui sont morts? Une intention. Voilà l'impasse dans laquelle on s'accule en faisant la guerre : ne pouvoir réparer le mal que par le mal. Alexandre faisait la guerre, le sang avait coulé; pour racheter le sang de ses amis, il allait faire couler le sang de gens qui ne lui avaient jamais rien fait !

Les travaux du siége sont poussés par les assiégeants avec la fureur de l'enthousiasme. Un matin Alexandre était monté sur une baliste; un trait vint l'atteindre, mais ne fendit

que le bas de son haubert; ce trait maladroit décida du sort de Tyr.

Par foi! dist Alixandres, bien m'aves asentu :
S'autre cop me dones, bien m'aves deceu.

Balès était sur le rempart; Alexandre saisit un javelot et le lance avec tant de force et de bonheur qu'il atteint son ennemi en pleine poitrine. Le duc tombe et se brise le crâne dans sa chute. C'est un immense tumulte parmi les assiégés. Alexandre profite du moment pour donner l'assaut. Lui-même s'élance le premier, et, après un combat analogue à tous les combats, il demeure maître de la ville. — Ne reste-t-il pas constaté que le roi de Macédoine n'a pu vaincre Balès? Quel plus grand éloge pour Balès! Nos trouvères auraient pu se dispenser de mettre la cruauté dans le cœur d'un si brave guerrier, et ils l'auraient fait s'ils n'avaient voulu rester fidèles à la vérité esthétique.

Alexandre donne à Antipater le gouvernement de Tyr, et puis il reprend sa marche sur Gadres. Il n'est pas capable d'oublier une vengeance. Après quelques conquêtes préliminai-

res, le voilà sous les murs de la ville. Un siége comme tous les siéges, avec combats singuliers et mêlées générales. Alexandre court les plus grands dangers pour s'être imprudemment risqué dans la bataille, un matin qu'il venait de faire ses prières. Du reste, cette circonstance n'a rien de local : Alexandre avait soin de dire régulièrement ses oraisons soir et matin, comme le héros de tout roman de chevalerie. Après une résistance plus ou moins longue, Bétis est tué et la ville est prise.

Marche d'Alexandre sur Jérusalem. Les trouvères n'ont rien ajouté à l'ordinaire légende ; ils l'ont trouvée assez merveilleuse par elle-même.

Après s'être arrêté devant le pontife et le livre de Moïse, Alexandre, qui n'est pas encore las de conquêtes, se dirige sur les États de Daire; car notons bien que tous ces exploits ne sont que des incidents; le héros n'a pas encore commencé l'exécution de son grand dessein.

Comme tous les hommes de l'Orient, Daire était énigmatique; il se plaisait aux rébus et aux charades, un goût désastreux qui paraît,

en France, remonter aux croisades. Et ce que j'avance est d'autant plus exact, que cet exercice abrutissant qui consiste à remettre sur leurs pieds des légendes de mirliton démanchées, était jadis une occupation de noble dame et de gentilhomme. Or donc, Daire envoya à Alexandre un vase d'une graine fine, blanche et fade au goût, — de la moutarde blanche peut-être. Beaucoup n'auraient vu là qu'une intention hygiénique et n'auraient pas deviné l'intention maligne du destinateur. Aussi, Daire avait eu soin de faire accompagner son cadeau d'un messager chargé d'en expliquer le sens. Au dire du messager, ces graines de moutarde blanche voulaient dire que les soldats de Daire étaient aussi nombreux que ces graines, et qu'ils avaleraient les Grecs comme une baleine avale une alose. Tout cela dans un pot de moutarde blanche! C'est à n'y pas croire. Il en est de la moutarde blanche comme du Turc de M. Jourdain : beaucoup de choses en peu de mots.

Quoique Grec, Alexandre n'était pas moins énigmatique que Daire; il prit une graine et la

porta à sa bouche. Après l'avoir mâchée, il se récria sur sa douceur, disant que cela prouvait, à n'en pas douter, que Daire n'était pas un guerrier redoutable. Ce n'est pas tout : ne voulant pas rester en reste de rébus avec le monarque persan, il fait apporter un gant rempli de poivre, et charge le messager de le remettre à son maître avec cette glose : Autant le poivre est plus dur et plus fort que la moutarde blanche, autant mes soldats sont plus braves que les tiens.

Daire se le tint pour dit; il rassemble ses vassaux. Les deux armées sont en présence. Mais Daire a perdu sa fierté et son insolence : il n'a plus envie d'envoyer aux Macédoniens des rébus à deviner. Daire réunit ses barons et sollicite leur avis sur le désir qu'il a d'entrer en arrangement au moyen d'une alliance avec le prince grec :

J'ai une bele fille ki mult a le vis cler,
A mouiller li donrai, se l'voles tous loer,
Et volrai la moitie de mon regne donner,
Et le tiere conquise toute quite clamer.
Partant porra li regnes tout en pais demorer.

Si Daire avait cru rencontrer dans son conseil un avis contraire au sien, il ne l'eût pas réuni. Chacun se récria sur la haute sagesse du prince.

Un messager part aussitôt pour le camp des Grecs, chargé de faire à Alexandre des propositions de paix et de mariage. Au tour d'Alexandre de réunir ses compagnons. Il les réunit et leur annonce ce qui se passe :

Saves, fait-il as siens, que Daires m'a semons.
De donner me viut sa fille qui a gente facons,
Et demie sa terre o le dame prendrons;
Par icel convenent, com vous deviserons,
Que jamais de la guerre n'ert estraes blasons,
Ne haubercs endosses, ne caucies esperons,
Ains irons en riviere, et porterons faucons,
Et si ferons voler nos jens emerillons.

Et puis, leur déclarant qu'il ne pense pas devoir accepter ces conditions, il sollicite leur avis. Tous s'en rapportent à lui. Perdicas dit franchement ce qu'il pense et conseille d'accepter les propositions de Daire. Alexandre, furieux, lui réplique fort sèchement : « Si j'étais Perdicas, je parlerais ainsi, mais je suis Alexandre. » Était-ce donc la peine de réunir

son conseil? Alexandre repousse les offres de Daire, et répond à ses ambassadeurs :

Rales vus ent ariere, à Daire de Persie,
Face sa gent armer, car mes cors le desfie.
Ne voel avoir sa fille ne sa tiere demie
U tute sera moie, u-je n'en aurai mie

Daire n'a plus qu'à combattre; il donne ses ordres pour le lendemain. Nous n'avons que faire de raconter ici les préparatifs de la bataille d'Arbelles et la bataille elle-même. Le récit des trouvères ne contient rien de saillant. Alexandre est vainqueur, et la famille de Daire tombe entre ses mains. Comme tous les vainqueurs possibles, il traite ses prisonniers avec les égards dus à leur rang. Après cette victoire, résultat d'une longue et pénible campagne, Alexandre veut goûter quelque temps les douceurs du repos; mais les conseils du philosophe Aristote l'arrachent aux délices de la paix; au printemps il se remet en marche. Cette expédition est presque une excursion de plaisir. L'armée s'avance comme à une partie de chasse : des festins par étapes dont l'ennemi fait les frais, ear le pillage, le viol et tous les agré-

ments de la guerre sont à l'ordre du jour. Dans ces circonstances, Daire a la bonhomie d'envoyer prier Alexandre de faire moins de dégâts sur ses terres. Alexandre lui répond comme la force répond toujours à la faiblesse.

Alors Daire se décide à demander des secours à son allié Porus, roi des Indes. Mais Porus n'a pas envie de s'exposer pour les intérêts de son rival; il répond fort égoïstement :

. . . . Ariere tost ales,
Et dites au roi Daire que trop sui encombres.
A garder ai ma tiere et trop sui emblaes,
Ne feroie par lui ii. deniers mounaes.

Daire, fort affligé de se voir réduit à ses seules ressources, convoque ses vassaux. Ils arrivent en petit nombre, et s'en retournent précipitamment, effrayés de leur petit nombre. Le désespoir de Daire est grand, car il n'est pas assez valeureux pour proposer à Alexandre un combat singulier. Il était en train de prier et de pleurer, lorsqu'un de ses officiers, Balans, se jette sur lui avec un autre assassin, et le poignarde. Daire fait mander Alexandre à son

lit de mort. Les deux princes ont une entrevue très-touchante. Malgré tous ces beaux discours, Alexandre n'a-t-il pas un tort immense, celui d'être venu chercher querelle à un homme qui ne lui disait rien et dont jamais il n'avait eu à se plaindre :

Sire, con dist roi Daires, cinq C. mercis et Grecs,
Quant vus plot ca venir et pitié en aves;
A morir devant vus est grant confors asses.
Une fille ai mult bele; se prendre le voles,
Vus en seres de l'mont tout li mius maries.
Por li vus servira trestous ses parentes,
Ma tiere et tot mes regnes vus ert abandones.
Et se cest mariage otroier ne voles,
Je vous proi par amors que mari li dounes,
Que selon son parage soit ses cors maries
Mult en peseroit m'ame, ses cors ert vergondes.

Puis, après ce discours d'excellent père de famille, Daire expire, et Alexandre, pour faire honneur à la mémoire du défunt, fait mettre à mort les deux assassins. Injustice, car ils n'avaient que fait dans un coin ce qu'Alexandre aurait voulu faire sur un champ de bataille; — fait à deux ce qu'Alexandre tentait de faire

à cinquante mille. Pourquoi Alexandre avait-il attaqué Daire? — Et n'était-il pas plus coupable, lui qui faisait mourir des milliers d'hommes, que ces deux prétendus assassins qui, en assassinant Daire, avaient, après tout, prévenu une torrentielle effusion de sang?

Porus avait compris, mais trop tard, qu'il eût été de son intérêt de soutenir Daire dans sa guerre contre les Macédoniens. En fractionnant la résistance, il n'avait fait que faciliter l'œuvre de la conquête. Aussi il regrettait bien de n'avoir pas deviné ses véritables intérêts, car Alexandre ne s'arrêtait pas dans sa marche victorieuse. La défaite de Daire n'était pour lui qu'une halte. Porus fait appel à tous ses vassaux : Indiens, Cimmériens, Samaritains, Égyptiens, se soulèvent à sa voix. N'approfondissons pas cette énumération à la façon d'Homère, dénombrement fantastique d'un empire chimérique par une imagination peu géographique. Cent mille hommes entourent Porus ; et néanmoins Porus, qui est un homme prudent et sage, éprouve des craintes très-vives sur l'issue de la campagne. Aussi il

commence par mettre sa fille en sûreté en l'envoyant chez la reine Candace, sa fidèle alliée.

Alexandre arrive dans les États de Porus. Les deux armées sont en présence. L'immensité de l'appareil ennemi n'effraie point le héros macédonien. Alexandre est intrépide ; il se contente de parler ainsi à ses soldats :

. . . . Ne vus esmaies mie
Cele gens que veez n'est mult amanevie :
Ne se desfendent guere, se bien est envaie.
De l'or et de l'argent ki par ces vaus formie,
Serons rice et manant à tute nostre vie,
Se bien les requerrons à l'espee fourbie.
La matin morerons, quand l'aube ert esclaircie.

En effet, le lendemain, la bataille s'engage dès le matin : les braves Macédoniens font leur devoir ; Porus prend la fuite avec les débris de sa brillante armée. Alexandre s'empare du palais du roi des Indes, et invite ses barons à prendre part avec lui au repas préparé pour le monarque : une anecdote que la chronique rapporte à tous les capitaines. Après avoir mangé, Alexandre fait un tour dans le palais.

Nos trouvères étaient dans l'Inde, le pays des prodiges, ils ont donné carrière aux fantaisies de leur imagination. Pour donner en peu de mots une idée des richesses de Porus, nous dirons que, dans la seule bouteillerie, il y avait quinze mille coupes d'or et d'argent. Le reste était dans des proportions également colossales et merveilleuses. Alexandre, étonné, s'écrie, à la vue de tous ces trésors :

Dex! . . . . rois, com fiere manandie!
Com iert poiscans li rois qui ceste ot a baillie!
Quar trestoute la tiere que j'ai en ma saisie,
Si com la mer l'enclost, si com li mons tornie,
De l'or ki est caiens pust estre raenplie.

Et, comme il était généreux, il admit tous ses compagnons à partager ce magnifique butin.

Jusqu'à présent, la légende d'Alexandre n'a été que merveilleuse, voici qu'elle devient fantasmagorique ; les trouvères n'épargnent rien. Les quatre éléments se disputent à coups de prodiges les honneurs de leurs muses. Du reste, il n'est rien dans leurs écrits de plus fort que les récits fantastiques d'Homère.

Au moment d'entrer dans l'Inde, Alexandre fait venir les barons du pays pour en avoir des renseignements topographiques. Ceux-ci lui font des contrées qui servent de préface aux régions qu'il va parcourir, une peinture effrayante:

Cil li ont respondu : Tiere desiretee,
Quar l'ardor de l'solel l'a issi escaufée,
N'i a ses serpens non, dont ele est abitee.

Mais Alexandre ne connaissait pas d'obstacles : il prend les principaux du pays, en fait des sortes de guides, et s'avance dans l'inconnu sous les brûlants rayons d'un soleil imaginaire. La marche de l'armée était très-appesantie par ses provisions et son butin. Les souffrances du soldat étaient très-vives. On commençait à murmurer, et une révolte eût peut-être éclaté si Alexandre n'eût donné le premier l'exemple du stoïcisme. Un soldat lui apporte de l'eau, Alexandre la répand en disant que s'il n'y en a pas pour tous, il n'y en a pas pour lui. Mais le dieu qui protégeait le héros ne pouvait longtemps le laisser dans un si grand embarras. Tout comme dans l'excur-

sion au temple d'Ammon, selon Quinte-Curce, voilà que le ciel se couvrit de nuages, et qu'une pluie bienfaisante tomba avec abondance :

Cescuns devant son tref se gist geule bace,
Et recoit le sierain qui ciet o la rosee.

Quand l'armée se fut reposée, elle se remit en marche. Elle ne tarda pas à arriver sur les bords d'un fleuve rapide comme un torrent et profond comme la mer ; cette fois ce n'était pas l'eau qui manquait, il y en avait au contraire trop. Sur la rive opposée, se dressait la menace d'un château solidement fortifié. Alexandre choisit quatre cents chevaliers aussi remarquables par leur force que par leur courage, les fait former en rangs et donne l'ordre de traverser l'eau en rompant la violence du courant. Les Macédoniens n'hésitent jamais. Mais voilà qu'au moment où le premier rang s'avance dans le fleuve, des animaux monstrueux, des ipotatesmos, apparaissent de toutes parts au-dessus des eaux et dévorent la première file des combattants. C'est un cri effroyable dans l'armée. Alexandre reproche à ses

guides de ne point l'avoir prévenu, et les condamne à la mort des traîtres, laquelle consiste pour eux à être précipités dans le fleuve et dévorés par les ipotatesmos.

Ce n'est pas tout, l'eau de ce fleuve n'était pas buvable, salie qu'elle était sans doute par la présence de ces ipotatesmos. Alexandre, fort embarrassé de satisfaire la soif de ses soldats, avise deux canotiers indiens qui se promenaient sur le fleuve; il les hèle et leur demande où il trouvera de l'eau bonne à boire. Ceux-ci lui répondent obligeamment qu'au milieu du désert il trouvera une fontaine en forme de crevasse; mais ils l'avertissent en même temps que cette fontaine étant la seule fontaine du désert, ses abords sont le rendez-vous des animaux féroces de toute la contrée. Alexandre ne s'effraie pas pour si peu; armé de l'oriflamme, comme un roi de France, il marche contre le conventicule des animaux, et le voici qui, sur la route, rencontre un énorme champignon en pierre, un monument druidique. Nous pourrions nous étonner de ce vestige miraculeux, mais les trouvères ne se

préoccupaient pas d'une si légère invraisemblance. Du reste, la rencontre de ce monument ne serait qu'un épisode archéologique, si ce même monument ne s'était trouvé servir à abriter contre les rayons du soleil un ours d'une taille gigantesque. Ledit ours, dérangé dans sa sieste, s'élance sur une mule qui portait des provisions, et, d'un coup de dent, lui sépare l'épaule du reste du corps; mais un ours ne peut tenir contre toute une armée; il tombe percé de mille coups, en faisant entendre des cris effrayants qui font retentir au loin les échos d'alentour. A sa voix, les autres monstres, qui faisaient aussi la sieste, s'élancent de mille repaires pour venger le frère et ami. C'est une atroce mêlée, dans laquelle la cause de l'ordre et de la civilisation finit par triompher; les Macédoniens sont vainqueurs. A ces ennemis en succèdent d'autres, également bêtes, les cocatrigénois, sortes d'animaux dont les côtes sont blanches et les yeux noirs; encore une fois, les Macédoniens restent maîtres du champ de bataille; après de tels exploits, ils avaient besoin de repos. Tandis qu'ils se reposaient, à

l'heure du chant du coq, une troupe innombrable de caons fond sur eux pour les dévorer. Selon le Pseudo-Callisthène, les caons étaient des homards d'une espèce aussi grosse que malfaisante. Les trouvères en font une description qui n'est pas celle du homard :

Li caon des desers sunt grignors des voltours;
Sous ciel n'a sel oisel cou ne soit des grignours;
Grande ot l'une des eles que n'est i. couvertours.
Quant il volent sor l'ost eu l'air donent tel cours,
Et cuident cil de l'ost que ce soient tabours.
Cil qui ist fors de rote, ce disent li autours,
S'uns des caons le trueve ne peut avoir secours,
De lui u son cheval il emportent le cours.

Les caons sont obligés de prendre la fuite; mais le désert avait d'inépuisables ressources. Vainqueurs des caons, les Macédoniens ont une lutte à soutenir contre les chauves-souris; le lever du soleil est pour beaucoup dans leur victoire. Heureux d'être débarrassé de ces ennemis aussi nombreux qu'incommodes, Alexandre s'écrie :

. . . . . . Rendons à Dex mercis!
Se nous en escapons, ce sera à envis;
Quar maintes grant tormente nos ont hui asalis.

Après une marche assez difficile, comme on le voit, l'armée arrive enfin sur les bords de la crevasse. On s'arrange pour la nuit. Afin d'avoir un sommeil tranquille et d'écarter les bêtes féroces, Alexandre fait, tout autour du camp, allumer de grands feux. Les Macédoniens étaient arrivés à l'heure de la promenade des hôtes de la fontaine. Voici d'abord les lions blancs qui viennent se désaltérer. La vue du feu les fait reculer; mais ils ne reculent que pour mieux sauter. Le camp est envahi par les lions, qui sont soutenus dans leur charge par de vrais escadrons de scorpions :

Cescuns drece se ceue et trait son aiguillon :
Plus sunt pognant asses c'alesne, ne poncon.

Cette fable serait vraiment plus intéressante sans la monotonie des succès remportés par les Macédoniens. Ainsi les scorpions sont mis en fuite comme les lions ; au tour des serpents, — et quels serpents !

Plus sunt grant que coulombes laidement figure ;
De ii. caors u de iii. sunt bien lor frons arme,
De l'une part sunt inde et de l'autre dore,

De vermel et de blanc sunt menu vairele :
Li oel lor resplendissent, tant sunt envenime;
Biel erent a veoir, tant sunt de grant biaute
Se bones coses fuscent; mais ce sunt vif maufe
Por cou sunt si hisdeus et issi redoute.

Victoire indubitable des Macédoniens sur les serpents.

Le lendemain l'armée se remet en marche; elle est assaillie par une nouvelle espèce d'animaux :

Estes vus unes bestes que on claime *Tirant*,
Bien ot le front arme de iii. cors de devant.

Défaite des *tirans*.

Apparition des *niticoraces*, hiboux fantastiques, au plumage bleu et luisant, aux pieds verts et au bec de bécasse, ornés d'une crête et d'une queue de paon.

Défaite des niticoraces.

Apparition de monstres plus gracieux; c'étaient de grands oiseaux décorés d'une figure de femme, avec une longue chevelure dorée qui leur retombait sur les épaules, et au milieu du front une étoile de rubis :

Ki plus grant clarte jete que candelle cirees.

A la vue de ces charmants ennemis, les Macédoniens sont transportés d'étonnement et du désir de s'emparer de ces brillants joyaux, soin dont ils s'acquittent d'une remarquable façon. On voit que toutes les erreurs de la création s'étaient donné rendez-vous dans ce que les trouvères appellent le désert. Il était temps d'en finir avec une énumération qui menaçait de devenir aussi fatigante que les dénombrements homériques. Après cette marche difficile, les Macédoniens arrivent sur un immense plateau d'où ils découvrent les riantes et fertiles plaines de la Bastre, — de la Bactriane sans doute. L'armée va camper sur les bords d'un fleuve limpide, sur les bords du Caulus. Nous n'avons pas besoin de dire que la Bactriane fut une nouvelle et facile conquête pour Alexandre; il paraît que le héros était arrivé au bout du monde. N'ayant plus rien à conquérir, cet homme insatiable, qui avait toujours besoin de conquérir quelque chose, se décide à tenter la conquête des choses du ciel;

il réunit ses barons et leur parle en ces termes :

Je voel monter au ciel veoir le firmament,
Veoir voel les montagnes, en haut le comblement,
Le ciel et les planetes et tout l'estellement,
Et tous les xii. signes u li solaus descent,
Et comment par le mont carent les iv. vent.

Tous les barons sont de l'avis du prince; l'un d'eux toutefois se permet d'émettre une question sur les voies et moyens de ce voyage astronomique. C'était là qu'Alexandre attendait les incrédules : secrètement il avait fait construire une cage solidement charpentée et recouverte en cuir percé d'ouvertures. Il ordonne que l'on attelle à cette cage sept ou huit griffons, animaux fantastiques dont le rôle est grand dans les fantaisies romanesques du moyen âge. Ces monstres sont pourvus d'une énorme voracité et d'une vélocité encore plus remarquable. Puis Alexandre se met dans sa cage, armé d'une lance au bout de laquelle on voyait un morceau de viande. Les griffons prennent la volée pour atteindre la viande, mais l'appât montait avec eux en conservant sa dis-

tance; ils montèrent ainsi à une grande hauteur, et ils seraient montés plus haut si Alexandre, effrayé de la chaleur, n'avait opéré la descente en changeant d'une manière diamétralement opposée la position de l'appât. Et il revint au milieu de ses barons ébahis et médiocrement satisfaits, sans se douter qu'il venait peut-être d'ouvrir une nouvelle voie à l'étude pratique de la locomotion aérienne. Dans une légende antérieure à nos deux trouvères, Alexandre s'élève dans les airs par le même moyen, et il fait la rencontre d'un génie ailé qui lui conseille de cesser de monter, s'il ne veut devenir la pâture des oiseaux. Alexandre se rend à cette raison; mais, en voulant opérer la descente, il aperçoit un disque entouré d'un serpent.

Il demande ce que c'est, le génie lui répond que le disque est la terre et le serpent la mer. Là, au moins, l'absurde est relevé de l'absurde par la pensée philosophique.

Alléché par le succès de son expédition aérienne, Alexandre conçoit le projet d'une excursion sous-marine. Il fait construire un ton-

neau en verre éclairé par des lampes, et se fait ainsi descendre dans les profondeurs de l'Océan. Qu'y voit-il? Ce qu'il pouvait voir sur la terre :

> Li plus fort prent le foible, se l'ocit et confont.

Pensée bien juste, que l'on est étonné de rencontrer en si étrange compagnie, — vérité éternellement vraie du passé, du présent, et peut-être de l'avenir!

Alexandre fut très-frappé de cette réflexion; car de retour sur la terre, il dit à ses barons, qui lui demandaient des nouvelles de son voyage :

> Signor baron, ..., bien sui aperceus
> Que tous cis siècles est et dampnes et perdus :
> Convoitise nous a et troubles et vencus.
> Ciertes par avarice est li mons confondus.
> Je vis les grans poiscons devorer les menus
> Ainsi a povres gens est li avoirs tolus.

Dans la légende grecque, Alexandre et son tonneau sont avalés par un très-gros poisson qui les revomit sur la plage. Après ces fantai-

sies diverses, Alexandre reprend contre Porus son expédition un instant interrompue. Il arrive en présence de Porus. Porus, qui ne croyait pas qu'il eût réussi à traverser le désert, demande une trêve pour avoir le temps de préparer sa défense. Alexandre, qui a besoin de refaire son armée, accorde la trêve. Le camp demandait des approvisionnements considérables. Le héros, qui se défiait des munitionnaires, se déguise en marchand et se rend lui-même au marché de Bactres pour faire ses acquisitions. Porus, le prenant pour un simple marchand, l'attire à l'écart et lui promet des provisions gratuites s'il veut se charger d'un message pour le roi de Macédoine; en même temps il profite de l'occasion pour lui demander des détails sur son ennemi. Le marchand, pour gagner sa confiance, lui fait un triste portrait d'Alexandre, qu'il lui représente comme malade, usé et cassé :

Tous jors se muert de frois, ja n'ert en si caut liu;
Quand je tornai de li, desor i. pale bru
Estoit asis li rois entre li et Caulu :
C'est i. des xii. pers en estour conneu,

Ii. mantiaux afubles se causoient au fu.

Porus, satisfait de ces renseignements, adresse au roi un message insolent et fait don au marchand de tout un approvisionnement. Comme ensuite Alexandre et ses compagnons se rirent du monarque indien!

A la faveur de la trêve, Porus réunit 400,000 combattants, conduits par trente-huit rois et cinquante ducs. Le jour de la bataille arrive. Alexandre, avant l'heure du combat, harangue ses soldats avec la verve d'un élève d'Aristote :

Ahi! france menie et gente ot ounoree
Com estes, por m'amor, de tous biens porpensee,
En tant estrange tiere, tante paine enduree,
Et tant fain et tant soif en aves trespassee.
Se Dex me lest tant vivre que viegne en ma contree,
L'amor k'aves vers moi vus ert gueredonee
Et tote me rikecce vus ert abandonnee.

La harangue produit un effet magique. L'enthousiasme atteint son extrême puissance. Un chevalier de Porus, Astarot de Nubie, vient provoquer les Macédoniens. Dan Clins demande au maître la permission d'aller châtier

l'insolent. Alexandre permet, et Dan Clins s'élance contre son ennemi en s'écriant :

Je suis drus Alixandre et ses confanoniers ;
Si m'a ci envoye, jou i ving volontiers ;
J'ai non Dan Clins de Grese, s'est isteus mes mestiers.
Ja en liu où je soie n'amerai losengiers.
Tu aras le bataille, puisque tu le requiers,
Faisons que devons faire, si laisons les plaidiers.

La lutte s'engage avec fureur. Dan Clins et Astarot, désarçonnés, combattent à pied ; Astarot va succomber, lorsque Porus arrive à son secours. Alexandre se précipite au-devant de Porus. Mêlée atroce pendant laquelle Porus est fait prisonnier. Conduit devant le vainqueur, le prisonnier est tout étonné de se trouver en présence d'un homme jeune et bien portant. Dans sa stupéfaction, sans doute, il se jette aux pieds d'Alexandre et lui demande la vie. Alexandre fait plus : il lui rend ses États, à la condition qu'il lui servira de guide pour aller aux colonnes d'Hercule, car Alexandre n'est pas encore rassasié de conquêtes. Porus accepte avec reconnaissance la restitution de

ses États, et avec serment de fidélité la commission délicate.

Porus a de la conscience; il avertit Alexandre que, pour cette expédition, il a besoin de faire de grandes provisions; Alexandre écoute ses conseils, et l'armée ne se met en marche qu'avec les accompagnements nécessaires ; soldats et bêtes de somme sont également chargés,

Et portent vin et iave et ferine et pain cuit,
Pois, feves, et vitaille, poivre, commin et fruit.

C'est Porus qui dirige l'expédition, mais il a pour le roi tous les respects désirables. Il va même jusqu'à cueillir à son intention les fleurs qui se promènent sur le sable du désert. Était-ce à titre de raretés ou d'échantillons ?

Après une marche de sept jours, Alexandre se trouva au pied des colonnes d'Hercule et de Bacchus; grande fut sa joie, mais grand fut aussi son embarras; il ignorait quelles étaient les images qui surmontaient ces colonnes. Porus, qui remplissait avec un égal succès les fonctions de cicerone et celles de sapeur, n'hé-

sita pas à lui répondre que c'étaient d'un côté l'image de Bacchus, et de l'autre celle d'Hercule, qui tous les deux avaient les premiers soumis les habitants de ces contrées éloignées.

Alexandre, très-satisfait de cette explication, émet le désir de pousser au delà de ces limites extrêmes du monde possible sa marche conquérante. Porus n'essaie pas de le dissuader, mais il l'engage à faire d'abord un sacrifice aux deux héros qui l'ont précédé. Alexandre, qui n'avait eu qu'à se louer des conseils de Porus, ordonne de préparer le sacrifice. Au moment où la chose religieuse va commencer, on vient prévenir Alexandre qu'une troupe d'éléphants fond sur l'armée. Les Macédoniens sont vainqueurs, et les éléphants prennent la fuite en laissant sur le champ de bataille huit cents des leurs et leurs défenses. Une fois la bataille finie, la chose religieuse recommence. On immole cinquante-trois vaches aux deux héros ; après cette cérémonie préalable, l'armée se remet en marche. Et tout d'abord elle fait la rencontre de monstres hideux que nos trouvè-

res appellent *otifals*, et qui pourraient bien être les *cynocéphales* de la légende grecque :

Testes orent de ciens, mult sunt let et apost.
Ja mais autresel homme, je quic, n'orent veu;
Xii. pies ot de haut grant sunt et parcreu.
Ja n'aront il de drap afule ne vestu;
Que teus que il i. face, il sunt tous jors tot nu,
Et sunt parmi le cors comme beste velu.

Mais ces monstres ne sont pas aussi braves que laids, ils prennent la fuite sans combat. L'armée reprend sa marche, fort découragée ; car le temps est mauvais, il pleut et il neige, et chacun se demande l'utilité d'une pareille expédition. Voilà qu'on arrive à l'entrée d'un val; là on voyait une pierre, antique monument d'une religion quelconque. Sur cette pierre était gravée une inscription qui menaçait de mort quiconque serait assez audacieux pour s'aventurer dans le val. Alexandre, qui n'aurait peut-être pas été fâché d'en finir avec la vie pour s'éviter la honte du misérable insuccès qui l'attendait et le chagrin de demeurer responsable d'une armée dont la destruction

menaçait, annonce l'intention de pénétrer seul dans le val. C'est un cri général parmi ses compagnons; tous veulent l'accompagner. Alexandre résiste aux larmes et aux prières comme aux terreurs et aux présages. Une mort partagée par tant de monde n'eût nullement fait son affaire; c'est la rareté qui fait le prix des choses.

Le héros s'élance sur Bucéphale, et part. La nature se livre aux convulsions les plus étranges: c'est une valse générale des plaines, des vallons et des collines, tout comme dans un cantique du poétique roi des Juifs. Le ciel lui-même fait sa partie dans ce désordre par la grande voix du tonnerre. Alexandre se sent bien glacé d'hésitation, mais la vanité ne lui permet pas de reculer; et le courage, qu'est-ce, si ce n'est une forme de la vanité? Il avance, en dépit des terreurs de Bucéphale, au milieu d'une population de dragons et de serpents, qui toutefois sont assez complaisants pour se laisser mettre en fuite par les premiers rayons du jour. Alexandre arrive sur les lèvres d'une excavation dans les flancs d'un rocher, il y descend, et voici qu'une voix invisible lui crie:

Sire, rois Alixandre, car me venes aidier,
Et jou t'ensignerai or en droit le sentier,
Comment poras iscir de cest val de legier,
Si que ja n'en perdras vallisant i. denier.

La voix s'arrêta; Alexandre resta immobile; la voix reprit :

Se tu es Alixandre que tout le mont souplie,
Tourne moi ceste piere qui tout le cors me brie,
Qui m'a en tel destroit et en si grand baillie,
Que n'en puis escaper a nul jor de ma vie
Et jou t'ensignerai loiaument, sans boisdie,
Com istras de cest val u es sans compagnie,
Si que ja n'i perdras le monte d'une allie.

Alexandre, tout réconforté de ce langage, prie l'invisible de lui indiquer le chemin,—ce que l'invisible s'empresse de faire par voie descriptive. Mais Alexandre, qui est fort perspicace, s'aperçoit à propos que c'est une ruse satanique; car la voix invisible n'est autre que le diable enfermé là dans une incommode position, je ne sais trop pourquoi. Le diable, désespérant de tromper le héros, prend le parti de la franchise :

Vois tu la cele porte qui fait est par mestrie,
Bien connistras les letre, car tu ses de clergie.

Alexandre reconnaît à ce langage le caractère de la vérité; il se rend vers *la cele porte*, déchiffre une inscription qui lui apprend son chemin, et, en témoignage de reconnaissance, il lève la pierre au diable et traverse le val. Une surprise agréable l'attendait : la vue de son armée qui l'accueille avec bonheur.

Nouvelle marche. On se dirige vers l'Océan; là les Macédoniens se trouvent en face du plus agréable de tous les périls : les sirènes. Dans la légende grecque, ces sirènes sont de discrètes personnes. Selon les trouvères, ce sont des créatures éhontées qui provoquent les soldats par des gestes lubriques. Mais leurs caresses sont dangereuses; ceux qui les suivent ne reparaissent plus. Alexandre, qui connaît le cœur de l'homme, se hâte d'arracher ses braves guerriers à ces tentations. L'armée reprend sa marche; quatre monstres se présentent à ses regards; ils paraissent vieux; leur peau est noire, leurs cheveux sont luisants, leur corps est velu, leur front est armé de cornes de cerf;

sauf cette dernière circonstance, leur forme est celle de l'homme. L'intrépide Alexandre saisit un de ces êtres fantastiques par le poil et lui tient ce langage :

Estes ici, biaux mestres, hui mais n'ires avant;
Ancois me conteres, comme vus est conversant,
Qui estes, dont venes et que ales kerrant!

Mais l'être noir et velu n'entend point ce langage ; il pousse un cri, ses compagnons saisissent une pierre; Alexandre eût été écrasé sans ses fidèles, Filotes, Lincanor, Tolomé et Dan Clins, qui se précipitent sur les êtres fantasmagoriques, les font prisonniers, les attachent solidement et les conduisent au camp sans aucune espèce d'égards. Alexandre fait venir ces vieillards poilus et les somme de répondre à ses questions, à peine d'être rôtis. Devant une telle perspective il n'y a pas de discrétion possible. Les vieillards se décident à parler et avouent qu'ils vont dans le désert vers trois fontaines qui ont des vertus magiques : l'une rend la jeunesse; l'autre donne l'immortalité, mais elle ne jouit de cette vertu qu'une fois par an et en

faveur d'une seule personne; la troisième a la propriété de ressusciter les morts, mais seulement ils doivent, pendant cinq jours, rester déposés sur ses rives.

Alexandre, qui n'a rien à faire, forme le projet de se mettre en quête des fontaines magiques. On part; on arrive à la source de résurrection. Miracle! un cuisinier laisse tomber de sa poêle dans la fontaine un poisson bien et dûment frit, et ce poisson bien et dûment frit se met à nager sans tenir compte de la friture ni de la cuisson. Alexandre, émerveillé de ce prodige, n'en conçoit qu'un plus vif désir de se baigner dans la fontaine d'immortalité. On approche; mais il y avait dans l'armée un Macédonien nommé Énoé qui trouvait que l'immortalité ferait aussi bien sur son front que sur celui d'Alexandre: il devance le roi et va se plonger dans le bassin magique. Alexandre, furieux, mais désespérant de le faire périr à cause de son immortalité, le fait clouer à un pilier où, depuis des siècles, il a tout lieu de regretter l'infinité de son existence.

Alexandre, après cette vengeance égoïste, se

met en quête de la fontaine de rénovation ; les Macédoniens endurent d'atroces tourments au milieu des sables brûlants d'une plaine aride. Ce n'est pas tout, les éléments, excités par Hercule et par Bacchus, leur font une guerre effroyable. Ils ont en outre affaire à des hommes velus, fendus jusqu'au nombril, qui ont à lancer des flèches une très-fâcheuse adresse. Enfin la nature calme un peu ses colères; deux vieillards ultra-barbus se présentent devant Alexandre : ce sont deux rois du pays. Ils expliquent au héros que Bacchus et Hercule se sont unis contre lui. Alexandre demande alors le chemin pour s'en aller ; les deux rois consentent à lui servir de guides. L'armée arrive dans un verger charmant ; au pied de chaque arbre il y a, non pas des champignons, mais de charmantes jeunes filles, aussi complaisantes que gracieuses, et il y a autant d'arbres que de Macédoniens. Les soldats eussent voulu vivre dans ce séjour enchanteur ; mais Alexandre n'était pas venu de si loin pour voir des filles. Après quelques jours de repos, il donne le signal du départ, et les jeunes filles se font

un devoir de reconduire leurs amants pendant une certaine distance. Changement de décoration. Vallée pleine de serpents et de couleuvres; pluie de sang; marche pénible; arrivée à la fontaine de Jouvence. Quelle fontaine! Elle se trouvait au milieu d'une prairie émaillée de fleurs odorantes; de tous côtés elle était entourée d'arbres qui embaumaient les parfums de l'encens. Ses eaux jaillissaient de magnifiques lions d'or qui ornaient les rives. N'oublions pas une haie artificielle en rubis, et des pavillons de soie dallés de cristal, soutenus par des pilastres de marbre. Toute la vieillesse de l'armée profite de l'occasion pour se débarrasser de ses rides et de ses infirmités. Les Macédoniens restent quelques jours dans ces lieux enchanteurs et bienfaisants; mais l'infatigable Alexandre est ambitieux de nouvelles entreprises; il demande s'il n'y a plus rien à voir dans les Indes; un de ses guides lui répond :

. . . . Si tu vius écouter
Je te dirons merveilles, s'es poras esprover.
La sus en ces desers, pues ii. arbres trover,
Ki c. pies ont de haut et de grossor sunt per,

Li solaus et la lune les ont fait si serer
Ke surent tous langages et entendre et parler,
Et tout dient à homme, quanques il vient penser,
Cou c'avenir li est et k'il a a passer.

Alexandre accueille cette idée; il promet à ses guides de l'or tant qu'ils en voudront. On s'occupe de la nouvelle entreprise. Les guides ne veulent pas que le roi amène avec lui plus de cent chevaliers. Le héros craint une trahison, et, après de longues négociations, ce nombre est porté à quatre cents. Alexandre part, laissant à Porus le commandement du reste de l'armée.

Alexandre arrive aux arbres qu'il a désiré voir. A ses yeux se présente un prêtre, un beau prêtre, — il avait douze pieds de haut, les yeux noirs et les dents blanches, — si bien qu'Alexandre, qui avait la bonhomie de croire au diable, le prend pour Satan en sa personne naturelle. Ce prêtre engage le roi à s'approcher avec deux de ses compagnons seulement et à interroger les arbres. Alexandre n'était pas là pour reculer; il s'avance avec Perdicas et Filotes. — Une voix fait alors entendre ces paroles prophétiques :

Onques ne fus vencus, ne ja ne le seras :
Se doutes morir d'armes, ja mais ne le feras :
A i. an et v. mois Babilone penras.
Parfais sera li mois quant tu y parvenras.
Ne ja apres le mois i. seul jor ne veras,
Sires seras de l'mont, ains de venin moras.

Les compagnons d'Alexandre fondent en larmes; lui-même est très-ému et se livre à d'amères réflexions sur le mauvais tour que lui joua Énoé; mais sa vie avait été assez bonne pour avoir le droit d'être courte. Et que faire contre la destinée? Aussi il relève la tête et s'écrie : A Babylone!

Mais Alexandre avait sur le front la tristesse du fataliste : mourir, et mourir si jeune! Le secret le plus absolu avait été gardé sur la consultation. En vain Porus avait essayé de pressentir Alexandre, le héros n'avait pas parlé. Cette discrétion suffisait à convaincre Porus que la réponse n'avait pas été satisfaisante. Il puise dans cette pensée l'idée odieuse de tramer un complot contre son bienfaiteur. Alexandre, qui avait une police bien organisée, est mis au fait de ses menées; il lui adresse ces reproches :

Porrus . . . . . vius me tu donc guerpir?
Le don que t'ai donne, n'ai soig de toi tolir;
Si tu le vius de moi sevrer et départir,
Ne te voel de parole ne blasmer, ne laidir.
Vat ent en ta contree, fes tes cistes bastir,
Et se tu teus estoies qu'en voisises iscir
Ne vers moi cors à cors de bataille aatir,
M'espee qui bien trance te quic faire sentir,
Mais tant que es o moi, ne te quis desmentir.

Porus, qui se croit autorisé par le destin à braver Alexandre, répond qu'il est prêt à la lutte. Alexandre répond avec dignité :

Porrus . . . . . qu'est tes sens devenus?
Or ne te membre mie de l'iave de Caulus,
Quant jou i ving poignant et li caus fu vencus :
Moi fu tes brans d'acier presentes et rendus,
Tu cuidas estre mors u a forces pendus,
Et li pie me besas, si je t'eusse creus.
Par cou que tu fus humbles et de sorparler mus
Jou oi de toi pitie, et jou fis tes vertus.
Tu juras à tes hom, par tes Dex mescreus,
Onques si larges om ne fu e l'mont veus
Com est rois Alixandres, qui or tous est cremus.
Les dons que t'ai dones ai malement perdus.
Vat ent ta contree, rompus est li festus.

Je ne t'aimerai mais, ne me seras mes drus.
S'en camp te puis trouver, mors ers e confondus;
Ne te peut garantir ne haubers ne escus
Que dusques es arcons ne soies porfendus!

Porus n'avait rien à répondre : il ne répond rien. Il appelle les siens au combat; en même temps Alexandre range son armée en bataille. Indiens et Macédoniens, hier alliés, aujourd'hui ennemis, vont s'entr'égorger, lorsque Alexandre, qui a un bagage philosophique assez remarquable, se dit qu'après tout il est bien absurde de voir tant de braves gens s'exterminer pour la querelle d'un seul homme Il propose à Porus d'en finir par un combat singulier, et cela est d'autant moins honorable pour lui, qu'il sait bien ne rien avoir à craindre. Porus accepte le combat à outrance. Répétition de tous les duels possibles, avec cette variante que celui-ci est interrompu par la mort de Bucéphale et la fuite de Porus, qui va faire panser sa blessure. Alexandre fait faire de magnifiques funérailles à son coursier, et fonde, pour conserver sa mémoire, une ville que, de son fidèle compagnon, il appelle Bucé-

phalie. Tandis qu'il était en train de rendre les derniers devoirs au noble animal, un messager le vient trouver de la part de Porus :

> Sire, Porus te mande, selunc le convenant,
> Si tu vius la bataille, dis nos le jor devant,
> Et si t'atorne bien, car il venra avant.

Rendez-vous est pris pour le lendemain. Tolomé prête à son maître un cheval noir et blanc. Encore une fois, les deux champions sont en présence; mais Alexandre est si assuré de la victoire, que d'avance il a donné à Ariste les fiefs de Porus. Qui peut douter de l'issue du duel? Porus est fendu en deux d'un coup de sabre; et Alexandre, qui respecte toujours les convenances, le fait enterrer avec les honneurs dus à son rang.

On n'a pas oublié la prédiction que les astres avaient faite à notre héros : Alexandre obéissait au destin en marchant sur Babylone. Ici vient prendre place le développement d'un amour passionné, voué au conquérant par Candace, reine de Méroé. Cette princesse sait

> Que le rois Alixandre a si fort destinee

Que sous ciel n'a cite de sor haut mur fondee,
Que lui puise durer plus d'une matinee.
Il est teus de son cors, c'est verite provee,
K'i. chevalier arme cope tout de l'espee.

Elle est amoureuse de l'homme qui a de si belles qualités. Heureux Alexandre! il était aimé, lui! Mais, si Candace aimait Alexandre sur sa seule réputation, Alexandre, il faut bien le dire, n'aimait pas Candace. Comment faire une déclaration au héros? Ici se trouve un trait de mœurs bien remarquable : Candace envoie à Alexandre de magnifiques présents, une riche cargaison d'or moulu, un mulet chargé de pourpre à or frisé, et les soixante plus beaux destriers qu'elle peut trouver. Alexandre, très-satisfait de cette manière d'entrer en matière, répond à la reine qu'elle peut compter sur son affection.

E Dex! dist la roine, come sui bien curee.
Or puis-jou bien savoir, li Deu m'ont regardee!

Candace, qui a vu le succès de son invit, s'imagine que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de réitérer : nouvelle ambassade chargée

de nouveaux présents : draps de soie, étoffes de Nubie, bannières brodées avec chiffres entrelacés et devises amoureuses. Parmi les ambassadeurs était un peintre à qui la reine avait confié le soin de reproduire les traits de son amant. Cette femme-là au moins avait le bon esprit de ne pas rougir de son amour. Alexandre se prête de bonne grâce au désir de la reine, et cela était d'autant plus méritoire de sa part, que c'était une femme d'un certain âge. Candace avait un fils qui s'appelait Candiolus. Candiolus avait une femme. Tandis que cette intrigue amoureuse se tramait au grand jour, le temps marchait toujours; si bien que l'on arriva dans les États de Candace à la fête solennelle du dieu Belim, un dieu de l'endroit. Candiolus, sa femme et sa fille se rendaient au temple de Belim, lorsqu'ils rencontrèrent le duc de Palatine, qui se rendait au même lieu avec une escorte de quatre cents chevaliers. Ce duc, qui était un homme brutal, se précipite sur le cortége de Candiolus et enlève sa jeune et charmante femme, pour laquelle sans doute il avait dès longtemps un sentiment d'amour

très-prononcé, car on aurait peine à s'expliquer autrement ce mouvement par trop fougueux d'une fâcheuse bestialité.

Candiolus, trop faible pour se venger, accourt au camp d'Alexandre. Il arrive à la tente royale. Le prince dormait : à ses côtés veillaient ses compagnons. Trompé par la majesté du regard de Tolomé, Candiolus le prend pour le héros lui-même, et lui explique la déplorable situation dans laquelle il se trouve. Tolomé écoute gravement, et, sous prétexte de délibérer, se retire pour aller raconter à Alexandre le malheur et la méprise de l'infortuné Candiolus. Alexandre conçoit aussitôt le plan d'une mystification : il dit à Tolomé qu'il continuera à jouer le rôle du roi et que lui figurera le personnage d'Antigone. Tolomé s'asseoit sur le trône. Candiolus est introduit; Tolomé fait appeler Antigone. L'avis d'Antigone est que le roi doit venger ses alliés et marcher au secours de la reine Candace. Une expédition est aussitôt résolue : le faux Antigone se charge de la conduire. Je n'insiste pas sur l'invraisemblance de ce déguisement *coram populo*. La discrétion

faisait-elle partie de la Théorie du soldat macédonien, partie de la discipline de la phalange?

On part; on arrive dans les États du duc de Palatine. Un messager lui est expédié :

Ce te mande Alixandres, de moi a fait mesage,
Qu'a ce fil de roine, ki est cortoise et sage,
Rendes li sa mollier et fai droit de l'hontage.
Se tu autrui mollier vius tenir en partage
Ce sera grans mervelle et fors orgius et rage.
Consent le tenras-tu et fera tel outrage?
Tel cose ne doit faire nus hom de ton parage.
Saces, si ne li rens, tu feras ton damage.
Li rois de Macidone te semont par hommage,
Que la cite li rende et fonde ton estage,
U te pend à la porte avec tout ton barnage.

Le duc de Palatine, qui est aussi grossier que brutal, répond fort impoliment qu'il n'estime pas ces menaces la valeur d'une cerise : terme de comparaison qui est encore de nos jours en usage. Cependant, tout fier qu'il est, il tremble quand il voit autour de la ville les terribles bataillons. Il fait offrir de rendre à Candiolus sa jeune femme. Il était bien temps!

Alexandre pense avec moi qu'il est trop tard : il n'y a pas de réparation possible, il faut un châtiment. La ville est prise et le duc est pendu. Candiolus retrouve sa femme; il remercie avec effusion Tolomé, qu'il prend toujours pour le héros, et le prie de vouloir bien venir faire une visite à sa mère Tolomé prétexte le nombre de ses adversaires; ce sera le faux Antigone qui ira recevoir les remercîments de la princesse. La reine Candace reconnaît Alexandre sous les traits d'Antigone. Seule avec lui, elle le conduit dans sa chambre et lui reproche sa froideur. Alexandre cherche à se donner de ces excuses que la reine eût mieux que lui su trouver dans un miroir, si son miroir eût été fidèle. En vain la reine fit des avances au héros; le héros ne s'écarta pas de la ligne de conduite qu'il s'était prescrite. C'eût été beau, si la reine eût été belle; mais n'oublions pas qu'elle avait un fils marié, et que, dans l'Inde, les femmes passent vite. Pour échapper aux séductions surannées de Candace, Alexandre s'empresse de regagner son camp.

Dès le lendemain, il reprenait vers Babylone cette marche que lui commandait le destin. Cependant la grande ville se préparait à une vigoureuse résistance ; de toutes parts, ses tributaires s'empressaient de contribuer à ses immenses approvisionnements. Alexandre, malgré la prédiction des arbres divins, n'était pas fâché d'avoir recours aux petits moyens de la prudence humaine : il publia donc un ordre du jour par lequel il annonçait l'intention de faire pendre quiconque donnerait assistance aux Babyloniens, condamnés par lui à la défaite pour parfaire la soumission de l'univers. Les Macédoniens arrivèrent enfin en vue du Paris antique. La ville de Babylone était gouvernée par un amiral, magistrat guerrier qui s'appelait Nabusardan ; d'une enceinte aussi immense que celle de la ville de Sémiramis, la défense continue et simultanée était chose difficile : il eût fallu l'armée du genre humain ; il était impossible que la défense n'eût pas sa partie faible : un assaut pouvait donc décider des destins de Babylone. Pour reculer le moment fatal, Nabusardan envoya proposer à

Alexandre d'engager le combat sous les remparts. Alexandre, le guerrier par essence, eût accepté le combat sur la pointe d'une aiguille. La lutte s'engage avec illustrations de combats singuliers. Nabusardan se mesure successivement avec Dan Clins et Tolomé, et, devant l'un comme devant l'autre Macédonien, le Babylonien est obligé de céder. En ce jour, Dan Clins se dépasse lui-même : le voilà qui abat à ses pieds un chef important, Phalès de Nubie.

Phales crie merci et demande pardon,
Dist qu'emporter le face et metre en sa prison,
Quar mult est noble hom, mult ara raencon
Et Dan Clins demanda : Amis, com as tu non?
— J'ai non Phales d'Egipte, ensi m'apele-on;
Tut le trésor mon pere vus metrai a bandon.
—Amis, ce dist Dan Clins, mult me promis gent don,
Tu n'i moras hui mes, se par mes copes non.

L'avantage des Macédoniens est le même sur toute la ligne : Anulas d'Amilac et le roi d'Élénie périssent sous les coups de Lincanor et d'Éménidus. Ariste met en fuite le frère de Nabusardan, le chevalier Radoans, et l'amiral lui-même donne bientôt le signal de la retraite.

Nous ne voyons pas qu'Alexandre en ce jour ait commis aucun exploit; c'est que, laissant au destin le soin de faire ses affaires, il s'était allé livrer aux plaisirs de la chasse aux faucons. En rentrant, il apprit avec joie la bonne nouvelle de la défaite des Babyloniens. Le lendemain, comme il venait de faire ses prières, il s'assit à l'ombre d'un olivier et donna audience à des messagers de Nabusardan qui lui venaient offrir la rançon des captifs : refus. Nouvel engagement sous les murs de la ville; duel d'Alexandre et de Nabusardan; défaite de l'amiral, défaite des Babyloniens.

Tandis que les Macédoniens célèbrent leur victoire par des chants et des festins, Nabusardan, très-inquiet, envoie consulter l'oracle d'Apollon, et l'oracle, ou ce qui en tenait lieu, répondit :

. . . . Novele vus aport :
Vus aves mult grand droit et Alixandres tort;
Mais de cou ne vus cout, venus est a sa mort,
Mais coment il mora, noient ne vus recort.

L'amiral prit cette ambiguïté dans un sens favorable à ses espérances : c'est l'histoire du

succès de tous les devins. Comment aider aux arrêts du sort? D'après le conseil de ses alliés, Sorin, roi des Amoravis, Phalès d'Égypte, Macabrim, roi de Nubie, Saligos, roi de Saba, il envoie à Alexandre des messagers chargés de lui signifier d'avoir à quitter le territoire de Babylone. Ce message est accueilli par un éclat de rire dans le camp macédonien. Le lendemain, Nabusardan succombait dans le combat, et, du haut de la tour de Babel, le fils d'Olympias se put écrier :

E Dex! . . . . com or sui onores :
Quar ceste tiere est moie et trestous li regnes;
Or voel de si a poi estre roi corones,
Et desor tot ce mont estre sire clames!

Alexandre n'était jamais content; il n'avait pas achevé la conquête de Babylone, que déjà sa pensée cherchait d'autres peuples à soumettre. Un jour qu'il se demandait ce qui lui pouvait bien rester à conquérir, un Babylonien rallié, — car il y avait des ralliés parmi les Babyloniens, — un Babylonien rallié, dis-je, et nommé Sanson, lui dit : Mais il y a en-

core le pays des Amazones. — Va pour le pays des Amazones! s'écrie le héros.

Tous les radoteurs du temps passé, Homère comme Hérodote, avaient parlé des Amazones. Un grand homme n'eût pas été complet, s'il n'y avait pas eu une affaire d'Amazones dans son existence. Ptolémée, Aristobule, Charès de Mitylène, Clitarque, Onésicrite, Diodore de Sicile, Justin, Quinte-Curce, n'ont eu garde de refuser à leur héros cette illustration du merveilleux. Strabon, Arrien et Plutarque n'osent point franchement douter de cette partie de l'existence d'Alexandre; peut-être doutaient-ils, mais peut-être avaient-ils peur d'être lapidés : hélas! il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense!

Voici, suivant la légende grecque, comment dans ce monde fantastique les choses se passèrent entre les Macédoniens et les Amazones. D'après ce récit, qui paraîtrait la vraie et originale tradition, Alexandre, trop galant pour tourner ses armes contre des femmes, n'aurait fait que répondre aux désirs éminemment flatteurs de la reine Thalestris, qui vint solliciter

l'honneur de concevoir quelque chose de lui. Le roi et la reine cohabitèrent pendant dix jours : il y a, dans cette rude bestialité, une grossièreté qui ne sied pas mal à la biographie d'un homme de guerre.

Nos trouvères n'ont pas voulu tirer parti de cette légende. Ils débutent par un trait bien senti du caractère d'Alexandre. Alexandre ne sait pas ce que c'est que le pays des Amazones; il commence par partir, et puis il demande où il va. Évidemment, l'intention des auteurs n'a été que de trouver un prétexte à la description de cette contrée, fertile en miracles de toute nature; ils n'en ont pas moins donné au portrait du conquérant un coup de pinceau qui serait une inspiration de génie s'il n'était un effet du hasard.

Or donc, le royaume des Amazones est de toutes parts serti par un cordon de fleuves. Dans ce pays il n'est que des femmes; ces femmes sont gouvernées par une femme. Je suis sûr que vous vous préoccupez de la question de reproduction? soyez tranquille, on y a pourvu: une fois par an, les maris de ces dames, ou

ceux qui les remplacent, traversent le fleuve, et alors la nature reprend ses droits et ses habitudes pour un jour. Ces visites ne sont pas infructueuses; les enfants qui proviennent de ces unions ont des destins bien différents : les fils sont renvoyés aux pères, les filles sont mises de côté pour le recrutement des Amazones. Ces détails surexcitent vivement la curiosité d'Alexandre. Après quinze jours de marche, l'armée arrive sur les bords de la ceinture de ces fleuves; tandis que l'on cherchait un gué, la reine des Amazones, Amabel, avait fait un rêve qu'elle trouva assez singulier : elle vit un aigle fondre sur une paonne qui conduisait ses petits; la paonne s'enfuit et les petits avec elle. A quoi bon s'appeler Amabel et être reine des Amazones, si ce n'est pour se faire expliquer ses songes? Amabel se fait expliquer ce songe : La paonne c'est elle, l'aigle c'est un ennemi; et la reine en était à se demander : Quel est cet ennemi? lorsqu'une jeune fille vient, avec l'étiquette d'usage, la prévenir de l'apparition d'Alexandre de Macédoine qui veut conquérir ses États. Amabel croit prudent de ne pas me-

surer les minauderies belliqueuses de ses femmes au courage éprouvé des Macédoniens; elle se décide à envoyer deux ambassadrices chargées de riches présents. Les deux ambassadrices partent avec une longue suite pour porter les cadeaux, parmi lesquels on remarque trente hanaps dorés, souvenir du roi Salomon; ces deux ambassadrices étaient deux charmantes jeunes filles : l'une s'appelait Flore et l'autre Beauté, deux noms qui seuls eussent suffi à séduire un homme ordinaire. Ce n'était point assez d'être belles, Flore et Beauté étaient deux brillantes cantatrices, et tout en cheminant elles vocalisaient la chanson de Nar cisse :

Un vallet qui ja fu, ce content li autor :
Onques si biel ne virent tres tout no ancissor.
Par cou que de biaute avoit si grant valor,
Amer nule puciele ne degna par amor.
Une mesaventure li avint a i. jor,
Vint à une fontaine, tout las de son labor,
En l'iaue voit son ombre, d'amer ot tel langor
Que plus le convoita que oiseles le jor,
Tant vint à la fontaine et mena sa dolor,
Que li deu le muerent en une bele flor.

On voit que Flore et Beauté avaient reçu une éducation classique, sorte d'éducation dont la mythologie est toujours le plus bel ornement. Aristes et Dan Clins, qui se promenaient par là, entendent ces célestes accents; ils approchent et entament la conversation. Par exemple, l'histoire ne dit pas comment ils firent, s'ils offrirent un souper ou de simples rafraîchissements. Quoi qu'il en soit, la conversation une fois entamée, on en vint bien vite aux confidences. Flore et Beauté révélèrent l'objet de leur mission; Aristes et Dan Clins saisirent cette occasion de pousser plus loin la connaissance. Conduites devant le roi, elles lui font hommage des présents d'Amabel, et lui offrent de la part de la reine l'alliance des Amazones. Alexandre remercie avec effusion et les prie d'apporter à l'excellente princesse l'expression de ses sentiments distingués. Flore et Beauté vont reprendre le chemin de leur patrie, mais deux regards furtifs enhardissent Aristes et Dan Clins : ils demandent à Alexandre la permission d'épouser ces dames. Alexandre permettait toujours. Ces dames, très-heureuses de

renoncer au régime des Amazones, baissent pudiquement les yeux. On appelle le prêtre, et ils eurent beaucoup d'enfants. A la prière d'Alexandre, Amabel le vient visiter avec mille de ses sujettes qui, sous les yeux du prince, exécutent avec grand succès les manœuvres de cavalerie les plus compliquées. En signe de contentement, Alexandre lui demande son cheval. Heureuse d'en être quitte à ce prix, elle le lui donne et retourne dans ses États. Là s'arrêtèrent les relations des deux puissances.

Alexandre regagnait Babylone, lorsqu'il fit la rencontre, sur la route, d'un chevalier chaldéen du nom de Pratien, qui sollicita son intervention contre Melchis, fils de Balsamour, qui l'avait dépouillé de sa seigneurie. Alexandre, toujours bon prince, se rend aux désirs du suppliant et arrive, après quinze jours de marche, sous les murs de Defur, en Chaldée, dont les seigneurs Dauris et Floridas, fils de Gaspar, étaient de vaillants chevaliers : c'étaient les alliés de Melchis. Grande mêlée sous les murs de Defur. Floridas, fait prisonnier, est traité avec les honneurs dus à son rang. Le lende-

main, il est échangé contre Dan Clins qui, lui aussi, avait été pris. Nouvelle bataille, mort du duc Melchis. Prise de Defur. Dans le palais du duc, Alexandre rencontre une jeune fille qui implore sa pitié ; c'était la fille de Melchis :

Biele, dist Alixandre, soies seure et fie;
Jou vus marierai, se Dex me donne vie,
A i. des plus vallans qu'est en ma compagnie;
Ne perdres de la tiere denree ne demie.

Et pour mieux lui prouver sa bienveillance, il la marie à celui qu'elle aime, à Dauris. Floridas a aussi part aux bienfaits du roi qui, après ces exploits, reprend la route de Babylone où l'appellent les arrêts du destin.

Vainqueur du monde entier, il prit envie à Alexandre de faire un peu de mise en scène, une chose qu'il avait jusqu'alors négligée. Il résolut de tenir à Babylone les assises du genre humain. Tandis qu'une armée d'ouvriers préparait la fête gigantesque, une conspiration se tramait dans sa maison. Deux de ses compagnons favoris, Antipater et Divinus Pater, formaient le projet de l'assassiner. Averti par

sa mère, Alexandre mande les deux traîtres auprès de lui. Ils hésitent d'abord. Enfin ils se décident, dans l'espérance qu'ils trouveront toujours l'occasion de lui verser quelques gouttes de poison. Le moment était propice, car les éléments et la nature, par leurs soubresauts et leurs écarts, semblaient annoncer quelque grand événement. Et quel plus grand événement que la fin d'un conquérant dont la mort allait rendre le repos au monde!

Et, en effet, voici qu'au mois de mai, — c'est toujours au mois de mai qu'ont lieu les grands événements, — une Sarrazine mit au monde un monstre qui avait sur le bas-ventre toute une armée d'animaux féroces qui s'entre-battaient et se mordaient avec fureur. Alexandre ne pouvait manquer de consulter les devins; il les consulta. L'un d'eux, qui était plus fin que les autres, comprit la portée de ce phénomène, et il répondit :

Rois, cou que tu demandes et vius que jou te die,
Si tu te coureuces, ja samleroit folie,
La cose que tu vois est a mort flastrie,
Cou et cou que tu meurs, ne le celerai mie.

Les bestes que tu vois, qui mostrent felonie
Et que l'une vers l'autre porte si grande envie,
Ce sunt les xii. pers que as a compagnie :
Si tos com seras mors et ta vie finie,
Li guere ert comencie et ta tiere saisie;
Fais le mius que tu pues, mult est corte ta vie.

Alexandre, qui ne prenait pas la mort pour ce qu'elle est : — la fin des chagrins de ce monde, — ne put écouter cette révélation sans frémir; le maître du monde pleura! Juste retour des choses d'ici-bas : pour conquérir, il avait sacrifié bien des existences, et il tenait à la vie! et tous ceux qui étaient morts pour lui n'y tenaient-ils pas?

Cependant le héros se recompose un visage, et il reçoit sans trouble Antipater et son complice. Un autre les eût fait emprisonner : Alexandre était fataliste. Il courait au-devant du destin : le fatalisme se fait lui-même. On sert le repas du prince. Alexandre, qui craint le poison, ordonne à ses serviteurs de se retrousser les manches. Les serviteurs se retroussent les manches. Les chevaliers, n'étant pas tenus à la même consigne, c'est un chevalier qui

commettra le crime, un favori du roi, — nos trouvères n'ont pas cru devoir le nommer, — excellente idée que d'infliger au crime la privation de l'immortalité,—l'incognito. L'échanson avait caché le poison sous son ongle, il l'introduit subtilement dans la coupe, fait mine d'y tremper ses lèvres, et la présente au roi, qui commet l'imprudence de l'avaler. Le maître du monde tombe comme un simple chien! Rosonez, sa femme, et ses compagnons lui font un appui de leurs bras, et le transportent sur un lit, où, après avoir repris ses sens, il leur tient cette harangue *in extremis*.

Baron . . . . . . tous jors vus ai promise
Onour et grant rikecce, se Babilone ert prise.
Nous avons, merci deu, mainte tiere conquise,
Dont les gens sunt perdue, confondue, malmise.
Or volrai de vus tos faire rois par devise
Si que cascuns ara le soie tiere assise.
S'en sera, se Deu plest, m'ame en paradis mise,
Que ferai xii. rois en la tiere k'ai prise.

L'auditoire fond en larmes; quelques-uns des assistants vont même jusqu'à s'arracher les

cheveux. Alexandre continue : — il donne à Perdiccas la Macédoine et la Grèce, à la charge d'épouser sa veuve Rosonez, qui est enceinte, et de devenir le père de son enfant ; — à Tolomé, l'Égypte ; — à Dan Clins, le royaume de Daire ; — à Éménidus, la Nubie ; — à Ariste, les États de Porus ; — à Antigonus, la Syrie ; — à Philetus, le royaume de Césarée ; — à Lincanor, l'Ellénie et l'Esclavonie ; — à Liones, l'Afrique ; — à Arides, Carthage ; — à Caulus, l'Arménie : le tout en beaucoup de vers, car chaque don est accompagné de son envoi. Après ce long discours, Alexandre, très-fatigué, retombe sur sa couche. On le croit mort. Le désespoir commence. Rosonez, entre autres, se livre à une apostrophe que Massillon peut bien n'avoir fait que copier. Au souffle de ses frémissements, le héros retrouve un peu de vie et se redresse, et lègue à ses compagnons la conquête de la France ; c'était un trait de caractère, c'était mourir comme il avait vécu, dans l'impénitence finale.

Ici finit la légende d'Alexandre, car le récit des funérailles n'a rien de remarquable. Les

trouvères terminent par ces vers, qui sont la morale de la chose :

Li rois qui son royaume vint par droit gouverner,
Et li dus et li conte ki tiere ont a garder,
Tout cil doivent la vie Alixandre escouter :
Se il fu crestien, onques ne fus teus ber,
Roìs ne fu plus hardi, ne mius seut parler;
Ni onques ne fu hom plus larges de donner.
Onques, puis qu'il fu mors, ne vis nus hom son per,
N'est drois que pas l'escoutent li escars, li aver.
Tout autres est d'aus, icou puis afremer,
Com il est de l'asnon ki ascoute harper.
Asses vus en pot-on lonjement deviser.
M'en dirai plus avant ; ma raison voel finer.

Telle était au moyen âge la manière de travestir l'histoire !

Est-ce que cela ne vous fait pas l'effet de ces vierges en robe de satin que l'on voit dans les églises de certaines contrées de la France ?

FIN.

